VOLUME II. — WINNIPEG, MARDI, 14 JUILLET 1914 — NUMERO 9

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTE

DIEU ET MON DROIT

Rédaction et Administration:
619 AVE. McDERMOT
Téléphones - - Garry 4264-4265

L'LECTION DE VENDREDI

Le gouvernement Roblin est maintenu au pouvoir par une majorité plutôt faible. Si les élections différées et qui auront lieu à la fin du mois tournaient contre lui, il lui serait pratiquement impossible de gouverner et une nouvelle élection serait inévitable. Comme c'est la tradition en ce pays les comtés où l'élection a été différée suivront le gouvernement au pouvoir. Reste les demandes de décompte: cela n'est pas à dédaigner et peut annihiler irréparablement l'avance acquise jusqu'ici par les ministériels.

* * *

Pour libéraux et conservateurs, le résultat de la journée de vendredi dernier a été une surprise. Les uns et les autres réclamaient la victoire mais d'une manière générale l'on concédait le retour au pouvoir du gouvernement Roblin. Et ce ne fut pas sans une certaine stupeur que l'on apprit, au soir de la votation, les premiers résultats donnant aux libéraux plusieurs sièges détenus jusque là par les conservateurs.

* * *

Un changement d'opinion, d'une importance qu'on ne saurait ignorer, s'est produit. A quelles causes l'attribuer?

A l'opposition des orangistes à la politique du gouvernement en matière d'éducation, déclarent Sir Roblin et les journaux libéraux et conservateurs. Dans une certaine mesure; oui. Mais il ne faut pas exagérer et magnifier l'effort des orangistes. Ce serait faire leur jeu. Ca toujours été une de leurs tactiques favorites que de faire croire au public qu'ils constituent dans les conflits politiques un facteur irrésistible. S'il fallait les en croire, ils auraient causé la défaite du gouvernement dans tous les comtés où les libéraux ont triomphé. Leur opposition—partielle d'ailleurs— a été fatale au gouvernement, en une certaine mesure, dans quelques comtés; c'est indéniable. D'un autre côté, il est facile de constater, sans longs calculs, que beaucoup de députés libéraux, presque tous, doivent leur élection à maints autres facteurs. Le vote orangiste n'a pu être qu'un de ces facteurs tout comme le vote catholique a été un facteur de plusieurs victoires conservatrices. Qu'on nous permette de le signaler en passant: l'erreur commise en appréciant la force du vote orangiste en faveur de l'opposition est aussi commise dans l'appréciation du vote catholique donné à l'appui du gouvernement. S'il a été décisif dans plusieurs comtés, si dans Dufferin, pour ne citer qu'un cas, il a sauvé le candidat conservateur, Sir Roblin, il n'en est pas moins vrai que dans plusieurs comtés l'opposition a recueilli un vote catholique assez important. S'il lui eut été refusé, le résultat eut été tout autre. Si tous les catholiques avaient fait bloc contre l'opposition, quelques-uns des élus d'aujourd'hui seraient des vaincus.

Inutile de s'illusionner: comme les catholiques beaucoup d'orangistes sont conservateurs ou libéraux avant tout.

Nombre d'autres facteurs ont compté dans la décision de l'électorat; nous n'en citerons que quelques-uns.

D'abord, le fait que le gouvernement était au pouvoir depuis quinze ans. Aux yeux de plusieurs, un changement s'imposait. Ils ne se sont même pas demandé si la province y profiterait. D'aucuns croient qu'une trop longue possession du pouvoir gâte irrémédiablement un gouvernement et que cela se doit éviter. Cela est assez peu logique mais cela existe et décide du vote de beaucoup.

En second lieu, les promesses électorales non remplies. C'est une conséquence inévitable de nos moeurs politiques. Pour se maintenir au pouvoir, pour triompher dans toutes les élections, plus particulièrement les élections partielles, un gouvernement, par ses agents électoraux, contracte tous les engagements imaginables et s'engage aux promesses les plus inconcevables et les moins réalisables. Cela va pour un temps, cela dure et paie les premières années. Mais remplir toutes les promesses consenties est chose impossible. Les électeurs le constatent après quelques années et découvrent qu'on les a joués. Ils s'en vengent en votant pour l'opposition quitte à se faire "emplir" de nouveau par elle. Cela est dans nos moeurs politiques. Tour à tour les partis en sont victimes. Vendredi dernier ce fut le parti conservateur.

Ajoutez à ces deux principales raisons le radicalisme législatif de certaines parties du programme libéral—législation directe, referendum, etc.—la réaction inévitable que produisent à la longue des purulences trop persistantes de notre vie publique—les clubs de nuit, par exemple—dont on rejette à tort ou à raison le blâme sur le gouvernement au pouvoir, et vous aurez quelques-unes des principales raisons qui ont failli culbuter le gouvernement Roblin, vendredi dernier.

* * *

L'élection de vendredi dernier a créé à la députation catholique une situation pleine d'intérêt. Elle la constitue la majorité dont dispose le gouvernement. Qu'elle aille à gauche, c'en sera fait du gouvernement actuel. Une telle situation est sans précédent dans nos annales politiques.

L'avenir nous dira ce qu'elle peut nous apporter. Elle fournira au leader de cette députation la splendide occasion de prouver ce qu'il peut faire.

UN TRUC ORANGISTE

Le 9 juin, veille de l'élection, le candidat conservateur, M. Dale, a tenu à Bruxelles, Man., dans la salle du Cercle Paroissial, une réunion électorale. Au cours de son allocution il a communiqué le texte d'un *factum* orangiste soumis à la signature de tous les candidats. Ce factum M. Dale a refusé de le signer.

Le factum consiste dans un questionnaire portant sur six points:

1o Etes-vous pour un système d'écoles "nationales", purement neutre? (non sectarian).

2o Etes-vous pour l'abolition du régime bilingue?

3o Etes-vous pour l'école forcée? (compulsory education).

4o Etes-vous pour l'inspection publique de toute institution recevant des subsides de la municipalité ou du gouvernement?

5o Etes-vous pour amender la loi sur les écoles publiques? (Amendements Coldwelle).

Suit le texte de trois amendements, y compris une clause interdisant l'enseigner aux instituteurs et institutrices d'ordres religieux (catholiques) à raison de leur costume et le placement d'emblêmes religieux (le Christ) dans l'école.

6o Etes-vous pour le rejet de l'arrangement Laurier-Greenway (1897)?

M. Dale, après avoir affirmé qu'il a refusé de signer tout cela, a révélé que le candidat "indépendant" M. Craig l'a signé.

A Mariapolis, dans une réunion électorale récemment, le candidat libéral M. Baird, député sortant de Mountain, a déclaré, selon M. Dale, qu'il n'a pas signé le *factum* mais à Virden, pays d'orangisme, il l'a signé...

Voilà le truc dont on s'est servi pour essayer de surprendre le vote des électeurs. C'est le truc des politiciens à double face.

La réunion électorale de Bruxelles, suffisamment édifiée, a acclamé la candidature de M. Dale.

A BAS LES MASQUES

"Et j'ai rêvé de mourir vainqueur, destructeur."
Nitche.

Quand ces lignes paraîtront, les élections, sans doute, seront faites: libéraux et conservateurs auront pris des positions définitives.

Ce m'est une raison de plus de les écrire, elles apparaîtront moins comme l'écho de luttes électorales, ce qu'elles auraient pu être que comme un jugement désintéressé, ce qu'elles veulent être.

Il faut à notre époque que chacun prenne ses responsabilités. Il faut que chacun sache le plan et le terme où tend l'effort des partis, l'effet de son parti. Il faut que les questions d'ordre supérieur priment n'importe quelle autre question d'ordre inférieur et que l'éternelle question, l'éternelle lutte du Mal contre le Bien soit affirmée de telle façon qu'on sache où sont et qui sont les tenants du Bien, où sont et qui sont les tenants du mal. Que nul ne pense avec une élection libérale ici, une élection conservatrice par là avoir réglé la question, vidé le différent. Question et différent sont tout autre; aujourd'hui lendemain des élections ils demeurent aussi vifs, aussi ouverts qu'hier.

A bas les masques, Messieurs! Vous tous qui n'osez pas vous dire les champions du Mal, ayez donc le courage de le dire comme vous avez le courage de l'être.—Je ne parle pas des inconscients.—Un parti ou des opinions dont on rougit sont un triste parti, de tristes opinions.

Si j'avais un discours à prononcer devant les rois et les peuples assemblés—disait Joseph de Maistre—me tournant vers les premiers: "Princes, dirais-je, les tyrans font les révolutions", et me tournant vers les seconds: "Peuples, les révolutions font les tyrans".

Je donnerais bien cette profonde parole à méditer aussi bien à nos sans-Patries et sans-culottes de France qu'à nos libéraux canadiens. Oh! je sais que ceux-ci prennent des formes, ils y vont avec du miel... Mais attendez une victoire de leur parti, mais attenedz cinq, dix ans, et vous la verrez la longue théorie des couvents spoliés, des églises profanées... des prêtres chassés, des religieuses bannies.

Si l'Eglise n'était le Peuple de Dieu et si Dieu n'avait une spéciale manière de conduire son peuple, la parole de Joseph de Maistre serait vraie à la lettre. Cependant que jamais la charité chrétienne ne se soit insurgée contre ses persécuteurs, et Néron n'a trouvé que des victimes! et Combes que d'humbles moines en prière! Cependant aussi que l'heure est proche où les catholiques seront une force vive et organisée, tant au point de vue politique qu'au point de vue social, force avec laquelle il faudra compter, qui saura imposer et s'il le faut parler ferme et parler haut.

Mais en écoutant un "leader" libéral, voici quelques jours, c'était cette phrase de Nitche qui me prenait à la gorge comme un sanglot: *"Et j'ai rêvé de mourir vainqueur, destructeur!"*

Oh! le beau rêve, le rêve fécond, le magnifique progrès. Mais applaudissez donc, sectaires de tous les pays, sectaires de tous les temps. Vous faites mieux, vous avez mieux fait, jamais vous n'avez mieux dit.

En écoutant à Grande-Clairière ce jeudi 4 juillet un de ces catholiques français du parti libéral, je me suis trouvé bien rustre et bien fat de ne pas applaudir à tout rompre et de ne pas boire avec délices ce programme édulcoré.

Franchement oui, les mots honnêteté, loyauté, étaient si bien prononcés, les épithètes catholique, français, venaient si à propos!

"Nous sommes, dit ce parti en substance—nous sommes des honnêtes, des probes. Nous sommes les Sauveurs du Peuple. Liberté! Liberté! et par-dessus tout Progrès!"

Catholiques, voulez-vous connaître maintenant le but poursuivi par ce Monsieur, voulez-vous connaître le plan du parti—dit libéral?—Ecoutez.

D'abord, qu'est-ce que le parti libéral? Le parti libéral n'est qu'un parti d'opposition. Opposition au parti conservateur, cela va de soi, ne serait-ce que pour avoir une raison d'être quasi légale, mais—foncièrement—opposition au parti prêtre, opposition à l'idée catholique et parce que l'âme française a été la grande propagatrice de l'idée catholique, parce que la langue française en a été l'admirable véhicule, il faut les étouffer, il faut les engloutir.

N'allons pas commettre la faute, nous libéraux, d'aller trop vite, de brusquer le mouvement. C'est avec du miel que l'on attrape les mouches. Donc discours modérés, donc des formes, des formes, encore des formes, et avec beaucoup de formes, beaucoup d'insinuations perfides et sectaires. L'eclecte Jules Simon n'eut pas mieux dit.

Quel est le plan du parti libéral? Ce que je viens de dire résume assez bien ce plan. Tout moyen est bon, le meilleur est patte de velours que se soit velours blanc ou velours rouge, peu importe. Ecoutez l'excitation contre les classes, cependant bien peu accentuées dans ce Nord Amérique. L'excitation du proletariat contre le capital.

Ecoutez ces grands mots, ces saintes indignations, ces incidentes patriotiques, ces vertueuses apostrophes: "Il faut chercher l'homme honnête, le chercher sans cesse et ne jamais se lasser de le chercher, jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé".

Derrière, on mange à pleine gueule de tout... des gogos qui se laissent berner, et des curés surtout qui ne veulent rien savoir.

Quel est le but du parti libéral? Je l'ai dit, combattre et détruire le catholicisme. Leur faire opposition par tous les moyens. Plus de langue, plus d'éducation, plus de religion... la science pure!—parlez anglais et vive l'école neutre!

Il ne faut pas l'oublier, les Anglais n'ont rien à voir dans la question, et ce n'est certes pas contre eux que je m'élève. Les Anglais sont des esprits larges et pratiques qui demandent à être compris. Rien de mieux que l'élément français se mette à la portée de l'élément anglais en parlant anglais, parler anglais est indispensable au Canada. Un homme qui ne parle qu'une langue est la moitié d'un homme. Rien de mieux aussi que l'élément anglais se mette à la portée de l'élément français en parlant le français. Ceci c'est notre opinion, c'est l'opinion et le vouloir de tout homme sensé et là—plus assurément que dans l'absorption de telle race par telle autre—se trouve le point de rapprochement des deux éléments anglais-français. Les bons comptes font les bons amis, pour règler comptez, commencez par vous comprendre. C'est notre opinion.

Mais ce à quoi il faut prêter grande attention—et les législateurs les premiers, s'ils veulent faire oeuvre juste et libérale—c'est que l'élément français étant la minorité, ce ne sont pas les droits ou les prétentions de cette minorité qu'ils doivent combattre, si ces droits et ces prétentions sont sages et modérées, ou craindre de voir triompher, mais bien que les prétentions de la majorité ne lèsent et n'étouffent ceux de la minorité.

La question de langue est une question vitale pour une race. Comme un drapeau résume une Patrie, une langue résume une race. Une langue c'est l'expression d'une race. Parler c'est exprimer une pensée. Parler français, c'est exprimer une pensée française et parce que avant que la langue française n'existât, la Gaule avait trouvé Tolbiac, parler français c'est exprimer une pensée catholique. Voilà pourquoi voulant que nos enfants pensent et parlent comme nous—Français—nous les voulons pensant et parlant en français. Qu'ils apprennent l'anglais c'est nécessaire et absolument nécessaire, mais comme un homme ne meurt pas pour ignorer l'arithmétique, nul ne périra pour ignorer une langue. Au lieu qu'une race qui ne parle plus comme parlaient ses pères est une race qui ne pense plus comme eux et n'agit plus comme eux.

Que l'Anglais parlant et possédant parfaitement sa langue y ajoute—je ne dis pas y substitue—le français. C'est très bien. Il le doit.

Que le Français parlant et possédant parfaitement sa langue y ajoute—je ne dis pas y substitue—l'anglais. C'est très bien. Il le doit.

Mais en aucun cas substituer à l'autre, l'une des deux langues ne serait admissible.

Renoncer à sa langue, c'est renoncer à sa nationalité et pour le Français spécialement, c'est presque toujours renoncer à sa religion.

Pour revenir à Monsieur Calder de façon plus précise, je dirai de sa "causerie" qu'on eut aimé aux objections qui lui ont été faites des réponses claires et précises, et non je ne sais quelle allure agressive à l'égard de ses interrupteurs. L'insulte, l'injure, les insinuations personnelles surtout et tendancieuses sont une piètre défense, toujours.

On eut aimé beaucoup moins de on-dit et d'histoires que des preuves. Beaucoup moins de mots à effet, beaucoup plus d'idées justes. Car il n'est pas si démontré que "toutes les races se valent" et jusqu'à preuve du contraire je ne pense pas non plus que "la valeur d'un homme" soit plus "dans son livret de banque"—la seule chose qui compterait à notre époque!—que dans sa puissance de sacrifice. Mais oui, Monsieur Calder, retenez bien cette pensée: "La valeur d'un homme se mesure à sa puissance de sacrifice". Avant d'être un homme riche ou un homme influent—choses fort peu importantes—il importe souverainement—à tel point que d'aucuns l'appellent la seule importante—d'être un honnête homme.

Ces saines notions, nous aurions aimé les entendre exprimer par le redresseur des torts du parti conservateur et par l'incorruptible représentant de l'incorruptible parti libéral... Mais...

Eh bien non, le parti libéral, malgré sa douce tyrannie—qui ne parle rien moins que de défroquer prêtres et religieuses—doux tyrans!—mais tyrannie qui ne tarderait pas à se lever aussi sectaire, aussi odieuse qu'en France ou au Portugal si nous lui tendions notre laine à tondre, ce parti ne produira pas la révolution mais bien la cohésion de tous les éléments nationaux et vraiment libéraux. Comme Bismark après 1870, il trouvera en face de lui un parti organisé et fort.

Parti national vraiment, vraiment libéral, parti qui ne soit pas le coryphée de la Révolution et n'admette pas cette définition du progrès "progresser c'est changer". Non pas, changer c'est reculer. Progresser c'est devenir meilleur, comme être libre c'est la faculté de faire le bien. Un peuple ne devient meilleur qu'en s'appuyant sur la tradition pour faire le Présent—non pas au Passé—mais plus beau que ce Passé et préparer un Avenir digne de l'un et de l'autre, c'est-à-dire meilleur que l'un et que l'autre.

Parti national qui fera la part large et belle à toute opinion, pourvu que cette opinion s'appuie sur une affirmation et des convictions sincères et non pas sur une négation; pourvu que les tenants de ces opinions ne soient pas de stériles et malfaisants destructeurs.

Parti de toutes les concessions légitimes?—Oui, mais d'aucune capitulation. Parti du plus grand et du meilleur Canada.

Bernard de Malglaive.

L'Alcool et la digestion

Il est reconnu aujourd'hui que l'alcool agit de trois manières différentes pour enrayer la digestion:

a) Il irrite d'abord la paroi de l'estomac; puis il l'anesthésie, c'est-à-dire, la rend inerte et la met par conséquent dans des conditions anormales: cet organe doit sécréter le suc gastrique qui dissout les aliments, il doit de plus se contracter et se relâcher continuellement pour pétrir la masse alimentaire et la mélanger intimement au suc gastrique: sous l'influence des boissons fortes, ces deux fonctions primordiales sont diminuées et même enrayées.

b) Les spiritueux amènent la dilatation des petits vaisseaux de la peau, qui se gorgent de sang. Or, pour que la digestion se fasse dans de bonnes conditions, le sang doit affluer à l'estomac, mais comme la quantité de ce liquide vivifiant n'est pas très considérable, il ne peut s'accumuler partout à la fois, et s'il se porte en masse vers la peau, il doit abandonner l'estomac. Chacun sait d'ailleurs combien il est dangereux de prendre un bain, fût-ce simple bain de pieds, après le repas; le danger provient précisément de la même cause: un bain de pieds attire le sang dans les jambes, un bain général l'attire à la peau lors de la réaction.

Cela suffirait déjà à nous expliquer la lenteur des digestions et la prédisposition aux malaises et aux indigestions si fréquentes chez les buveurs.

c) Enfin, l'alcool pris au moment des repas imprègne les aliments et empêche l'action dissolvante du suc gastrique.

Le Dr Monroë a fait à ce sujet une expérience bien concluante: nous-même nous l'avons répétée avec succès.

Ce médecin s'est procuré du suc gastrique de veau, et en a réparti une égale quantité dans trois bouteilles. A la première, il a ajouté de l'eau, à la seconde de la bière anglaise, du "pale-ale", et à la troisième de l'alcool. Puis, il a pris trois morceaux de viande de même volume, et les a introduits chacun dans l'une des bouteilles, qu'il a enfin placées dans une étuve à la température de l'estomac (37o).

Ces bouteilles étaient donc parfaitement comparables à l'estomac de trois hommes ayant mangé de la viande, le premier en buvant de l'eau, le second en buvant de la bière forte, le troisième en prenant de l'eau de vie.

Que pensez-vous qu'il advint? Eh bien, dix heures plus tard, la viande avait complètement disparu dans le premier flacon; elle était restée encore intacte dans le second; elle était devenue blanche et coriace dans le troisème, et le suc gastrique s'y était coagulé.

Cette expérience n'est-elle pas parfitement concluante, et ne démontre-t-elle pas à l'évidence que l'alcool arrête la digestion au lieu de l'aider.

Dr Bienfait.

LA PLAIE DU DIVORCE

La plaie du divorce qui ronge la société américaine est une des plus tristes conséquences de l'abandon de toutes pratiques religieuses par les non-catholiques des Etats-Unis.

Devenus pratiquement athées, ils ne redoutent plus aucune sanction divine; ils vivent leur vie comme ils disent, sans croire à l'autre vie, sans l'espérer, persuadés qu'à la mort tout sera fini.

L'ignorance religieuse et morale où ils sont plongés peut être attribuée à l'instruction publique neutre et matérialiste dont on a officiellement doté la nation américaine.

Voici que les fruits arrivent.

Le divorce en est un.

Voici à ce propos quelques chiffres fort éloquents:

Au premier janvier 1912, dans le seul Etat du Massachusetts, il y avait plus de 5,500 cas de divorce pendants; au cours de l'année 1912 environ 2,000 permis de divorce ont été accordés et 3,000 nouvelles demandes enregistrées.

Pendant la même période il y avait eu environ 3,100 mariages.

Dans le seul comté de Suffolk, le 1er janvier 1912, il y avait 1,700 cas pendants; on leur a ajouté au cours de l'année 900 nouvelles demandes et 600 cas ont été réglés.

Les avocats catholiques, justement alarmés d'un tel état de chose, se sont réunis en mai dernier, à Boston, dans les salles de la "Catholic Union", pour aviser aux moyens de combattre ce triste fléau; ils ont étudié les devoirs des "attorneys" catholiques, l'attitude qu'ils doivent tenir devant une pétition de divorce, et dans un procès pour permis de divorce.

Et cependant les législatures qui ont voté cette loi néfaste ne se rendront pas encore compte que l'irréligion est le plus grand mal des sociétés modernes.

COMMENT J'ATTRAPE LE POISSON.

A mes amis, les pêcheurs.

Donc, le lundi je prends mon seau
Plein d'une engageante mixture
Et je m'en vais au bord de l'eau
Pour appâter de la friture.
J'en jette dans les meilleurs coins;
Je cueille une fleur dans les foins...
Et je rejoins.

Alors, les poissons, ventre à terre
Accourent s'empiffrer d'appâts...
—Ne parlez pas:
Mystère!

Le mardi, je reprends mon seau
Avec la même garniture,
Et je m'en vais au bord de l'eau,
En longeant la sous-préfecture.
J'en jette encor dans les bons coins;
Je cueille une fleur dans les foins...
Et je rejoins.

Alors, les poissons, ventre à terre
Accourent s'empiffrer d'appâts...
—Ne parlez pas:
Mystère!

Le mercredi, je prends mon seau
Englué de sa pourriture
Et je m'en vais au bord de l'eau,
En souriant à la nature.
J'en jette encor dans les bons coins;
Je cueille une fleur dans les foins...
Et je rejoins.

Alors, les poissons, ventre à terre
Accourent s'empiffrer d'appâts...
—Ne parlez pas:
Mystère!

Le jeudi, je reprends mon seau
Toujours rempli de confiture
Et je m'en vais au bord de l'eau,
En rêvant de littérature.
J'en jette encor dans les bons coins;
Je cueille une fleur dans les foins...
Et je rejoins.

Alors, les poissons, ventre à terre
Accourent s'empiffrer d'appâts...
—Ne parlez pas:
Mystère!

Le vendredi, je prends mon seau,
Bourré jusqu'à la couverture,
Et je m'en vais au bord de l'eau,
En songeant à l'agriculture.
J'en jette encor dans les bons coins;
Je cueille une fleur dans les foins...
Et je rejoins.

Alors, les poissons, ventre à terre
Accourent s'empiffrer d'appâts...
—Ne parlez pas:
Mystère!

Le samedi, je prends mon seau
Pour terminer cette aventure,
Et je m'en vais au bord de l'eau,
En scrutant la température.
J'en jette encor dans les bons coins;
Je cueille une fleur dans les foins...
Et je rejoins.

Alors, les poissons, ventre à terre
Accourent s'empiffrer d'appâts...
—Ne parlez pas:
Mystère!

Le dimanche, je prends mon seau
Et, troussé jusqu'à la ceinture,
Sous la pompe, à coups de pinceau,
Je lui rends son investiture.
Puis je le serre en son placard
Et je m'en vais chez Robillard
Faire un billard.

Alors, les poissons, ventre à terre
Accourent s'empiffrer d'appâts...
—Mais y en a pas: ....
Mystère!

Et les poissons, s'étant tapés,
Ils sont joliment attrapés!

Gentil Garou.

CARTES SOUVENIRS

Le comité du "Centenaire Cartier" vient de publier une série de cartes historiques dont il mérite d'être félicité. Elles sont très artistiques et très instructives et se rapportent aux principaux événements de la féconde carière de Cartier.

Ces cartes sont en vente aux bureaux du Centenaire Cartier, 107 rue Saint-Jacques, Montréal.

DANS LE MONDE

VICTIMES DE LEUR COMPLOT

Quatre anarchistes sont tués à New York par l'explosion d'une bombe. Complot contre Rockfeller.

New-York, 8.—Une bombe d'une force terrible a explosé sur le toit ou à l'un des étages supérieurs d'un édifice de six étages à Harlem, aujourd'hui. Le tiers de la maison a été détruit: quatre personnes ont été tuées et plusieurs autres blessées. L'un des morts est Arthur Caron, machiniste, un des chefs de la Industrial Workers of the World. Les deux autres sont des femmes.

On attribua d'abord l'explosion à de la dynamite dans une excavation pour la construction de tramways souterrains, non loin de là, et on crut pour le coup qu'il y avait au moins cinquante morts. L'inspecteur de la police Egan dit que la bombe était assez puissante pour faire sauter tout le quartier si elle eût été placée en un endroit propice.

Des personnes furent jetées à bas de leurs lits dans les édifices d'en face et les vitres furent réduites en miettes dans tous les pâtés de maisons avoisinantes. On ne croit pas cependant qu'il y ait plus de victimes que les trois morts que l'on a retrouvés jusqu'ici.

La bâtisse construite en briques rouges, était habitée presque exclusivement par des familles juives.

Le cadavre de Caron a été identifié au moyen de cartes retrouvées dans ses poches, et par Leonard Abbott, président de la ligue de la liberté de parole. Il demeurait dans l'immmeuble où l'explosion s'est produite.

Caron avait joué un rôle important dans le I.W.W. Il fut arrêté au cours de l'une des manifestations de Union Square. La police a commencé à fouiller son casier judiciaire aujourd'hui, espérant qu'elle trouverait peut-être ainsi l'explication de l'explosion.

New-York, 8.—La quatrième victime de l'explosion de samedi a été identifiée comme étant la dépouille de Charles Berg, connu sous le sobriquet de "Le Grand Suédois", un associé de Caron. Les deux autres sont Charles Hanson et Mary Claves.

La police soupçonne que l'accident révélera les détails d'un complot satanique contre la famille Rockefeller à Tanytown, incité par la conduite de John D. Rockefeller, fils, dans les troubles ouvriers de Colorado.

Les agitateurs de l' "I.W.W." subissent un procès actuellement à Tanytown. Les chefs de cette société récusent tout rapport avec Caron: tout dernièrement, professent-ils, on a refusé de l'admettre.

Alexandre Berkman, un anarchiste, l'associé d'Emma Goldman, a déclaré sous serment aujourd'hui que ni Caron ni les autres victimes n'étaient membres de l' "I.W.W."

John D. Rockefeller est allé à l'église hier dans son automobile; il est revenu à pied sans autre escorte que ses surintendants. Durant la nuit la garde autour de sa résidence a eu peu de chose à faire, car aucun agitateur de l' "I.W.W." ne s'est montré.

APRES 34 ANS DE PRISON

Un indien pied noir est gracié par le président Wilson.

Washington, 8.—Après avoir passé trente-quatre ans dans une cellule sous une condamnation d'emprisonnement à vie pour meurtre, Spopee, un Indien Pied-Noir a reçu hier son pardon du président Wilson.

Il quittera l'hôpital fédéral pour les insensés ici pour retourner chez sa fille, à Browning, Mont.

Un parti de Pieds-Noirs, de passage à Washington, il y a quelques mois, a reconnu Spopee comme un des leurs par une vieille chanson dont il était le héros et où son nom était mentionné. Une enquête du bureau des affaires indiennes a amené la libération du prisonnier.

Spopee était accusé du meurtre d'un blanc près de la frontière canadienne du Montana. On croit que la cour territoriale de Fort Benton qui lui avait fait son procès n'avait pas juridiction sur cette affaire. De plus, Spopee aurait agi à corps-défendant, à la suite d'un assaut à coups de hache de la part d'un blanc.

Les récents et nombreux accidents et naufrages en mer ont forcé les compagnies de navigation à offrir à leurs clients plus de sécurité. Elles pourvoient les navires de canots de sauvetage en nombre suffisant. Chaque jour les marins de l'équipage font des exercises de sauvetage. C'est un de ces exercises dirigés par les officiers que représente cette gravure.

LA TRAVERSEE DE L'OCEAN EN AEROPLANE

Le projet semble sur le point d'être abandonné

Queenstown, 9.—Par suite du mauvais état de ses machines, le paquebot "Sicilian", de l'Allan Line, qui avait quitté le Havre il y a deux jours, pour se rendre à Montréal, s'est vu forcé de revenir dans ce port. 250 passagers sont à bord; ils prendront, pour se rendre à Montréal, un autre paquebot de la même Compagnie, quand le "Sicilian" arrivera à Queenstown.

Le "Sicilian avait quitté Londres le 2 juillet et ne devait s'arrêter qu'au Havre avant d'arriver au Canada.

Une dépêche de Queenstown annonce l'arrivée du paquebot "Sicilian", qui s'était vu forcé d'abandonner son voyage au beau milieu de l'Océan.

* * *

Queenstown, 9.—C'est mardi dernier alors que le "Sicilian" se trouvait à 410 milles de Fastnet, que l'on s'est aperçu du mauvais fonctionnement de la machinerie du paquebot.

L'accident n'a causé aucune panique à bord et le bateau aurait même pu compléter son voyage lentement et sans aucun danger. Le capitaine, néanmoins, par considération pour les passagers, décida de revenir à Queenstown.

Ces derniers montèrent à bord du "Scotian" partant pour Montréal samedi prochain.

UN REPAIRE D'ANARCHISTES ET D'ASSASSINS PRES DE ROME

Un nid de franc-maçons. Une camorra. Chevaliers du couteau. Trente et une loge vidée.

Rome, 14.—Un procès retentissant, qui rappellera celui de la Camorra de Viterbe, va bientôt se dérouler à Rome. Trente et un des plus influents citoyens de Marino ont été arrêtés sous l'accusation de conspiration criminelle et de meurtres.

Marino est une jolie petite ville d'environ 9,00 âmes qui s'élève à treize mille de Rome, sur les pentes des monts Albains.

Ses habitants sont en grande majorité des franc-maçons fervents et par conséquent des républicains furibonds et des anti-cléricaux enragés. A cela ajoutons qu'ils sont naturellement turbulents et prêts à jouer du couteau dans le dos de n'importe qui à propos de n'importe quoi. Aussi un assassinat est-il chose commune là-bas.

Il y a neuf ans, les anticléricaux de la ville jugèrent de bon ton et de haute convenance d'attaquer brutalement le cardinal Merry del Val, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté Pie X, qui avait alors l'habitude d'aller passer quelques mois de vacances, en été, dans la tranquille petite ville de Castel-Gandolfo. En bien d'autres occasions, de violentes démonstrations anticléricales eurent lieu à Marino. Et en plus d'une circonstance on dut faire monter les troupes de Rome pour rafraîchir de leur présence et de leurs baïonnettes le cerveau surchauffé de ces exaltés de la loge.

De temps en temps se produisaient des attentats mystérieux contre les fonctionnaires du gouvernement dont plusieurs furent à différentes dates trouvés morts en des endroits écartés. Et dans la population de la ville les meurtres demeurés impunis devenaient de plus en plus fréquents. Depuis 1911 trente personnes ont été assassinées et seize blessées. Dans la presque totalité des cas plusieurs individus ont été accusés de meurtre et arrêtés. Mais, toujours, le tribunal a dû les relâcher faute de preuves suffisantes contre eux et à cause des nombreux témoignages toujours rendus en leur faveur.

Il y a deux ans, un marchand bien connu, chef du parti catholique dans la ville, disparaissait mystérieusement. Naturellement on ne put mettre la main sur les assassins. On attribua encore ce meurtre à une société secrète, et on ne se gêna pas de dire que ç'avait été là une exécution commandée par les chefs de la loge. Même, d'oreille à oreille, on se chuchotait les noms des meurtriers. Mais personne n'osa les dévoiler au tribunal, dans la crainte d'avoir en retour le sort du marchand catholique.

En janvier dernier, en plein jour, au milieu de la foule, un autre meurtre était commis. Cette fois le meurtrier fut arrêté. L'assassin et sa victime appartenaient l'un et l'autre à la haute société de l'endroit; et un mois auparavant ils avaient souillé le tombeau d'un catholique et organisé un banquet dans le cimetière.

C'est alors qu'un nouvel inspecteur de gendarmerie avec une escouade de détectives fut envoyé de Rome dans ce nid de chevaliers du couteau. Une longue et sévère enquête fut faite. Elle vient d'aboutir à des conclusions stupéfiantes.

On a découvert que tous les hommes en vue de Marino qui professent des doctrines de républicanisme et d'anarchisme et qui se font remarquer par leur étroit et haineux fanatisme anticlérical sont membres d'une loge maçonnique et sont tous coupables de quelque meurtre.

La police a cerné un cabaret dans lequel se trouvait la loge. Elle y a saisi toute la ferblanterie et les symboles maçonniques en usage dans les cérémonies d'initiation. Puis elle a opéré l'arrestation de trente et un citoyens, francs-maçons de marque, des plus compromis dans la série d'attentats et de crimes qui ont ensanglanté Marino en ces dernières années.

Enchaînés, les prisonniers ont été envoyés à Rome sous la garde d'une forte escorte de troupes. Leur procès commencera prochainement. On s'attend à ce qu'il soit fertile en incidents.

Il va sans dire que les anticléricaux et francs-maçons de Marino proclament bien haut l'innocence des meurtriers et crient à la persécution, à la conspiration de la police. Et un peu partout, dans toute l'Italie, sous l'impulsion des loges, probablement, les anarchistes et les républicains organisent des assemblées de protestation contre l'arrestation et le procès des gros bonnets de la loge de Marino.

Evidemment la Veuve n'aime pas la lumière.

VOLCANS EN ERUPTION

Tous les cratères de l'Alaska entrent en action en même temps.

Seward (Alaska), 9.—Tous les volcans de la péninsule de l'Alaska, à l'ouest de cette ville et jusqu'aux îles Aléoutiennes, sont en éruption, d'après une nouvelle apportée par le vapeur "Dirigo", arrivé aujourd'hui de Dutch Harbor.

Le capitaine McMullen, commandant du "Dirigo", dit que le mont Katwai lance de gros nuages de fumée chargée de souffre. L'eau de la mer est décolorée par la poussière de souffre et des morceaux de pierre ponce flottent sur la mer, à une distance de cent milles.

Le mont Shishaldin et le mont Pavlof, les volcans les plus actifs des îles Aléoutiennes, fumaient quand on les aperçut du "Dirigo".

Les habitants de la péninsule de l'Alaska disent que les poussières qui se répandent actuellement sur la mer sont bien le produit d'une nouvelle éruption et non pas des poussières d'éruptions anciennes dispersées par le grand vent.

UN ACTE DE GOUJATERIE

Des journaux anglais attaquent la femme du maire Martin.

Montréal, 8.—Un acte de goujaterie commis par un journal anglais à l'égard de Mme Martin, femme du maire de Montréal, que tout le monde bien pensant blâmait à juste titre, vient d'avoir son écho à l'Hôtel de ville.

M. le maire, au cours d'une conversation avec les journalistes, a déclaré qu'il se vengerait de l'impolitesse, pour dire le moins, commise envers Mme Martin:

"J'en ai assez des journaux anglais, dit-il; Ils me mettront dans la rue ou je les y mettrai. Je ne m'occupe pas de ce qu'ils disent de moi. Tenez, (et le maire fait un geste énergique): mais je ne veux pas qu'ils touchent à Mme Martin. Ca, c'est indigne. Vous verrez ce que je ferai à sir Hugh Graham. Je vous dis que tant que j'aurai un restant de vie et les deux yeux ouverts, il n'y aura pas un Anglais qui pourra se faire élire maire de Montréal. S'il n'y a pas de Canadiens français pour se présenter, je me présenterai de nouveau."

L'article incriminé était conçu ainsi: "Maintenant que Médéric a son manteau officiel, quel costume portera Rosalie".—Ce dernier nom est celui de Mme Martin.



"L'Allianca" estle premier paquebot qui ait traversé le canal de Panama. Il portait un chargement de 9,00 tonnes de sucre. Il a fait un excellent voyage. A un moment donné il se trouvait à 85 pieds au-dessus du niveau de la mer.

LES ACCIDENTS DU 4 JUILLET

Ils ont été beaucoup moins nombreux cette année

Chicago, 8.—Si l'on compare avec les années précédentes, le 4 de juillet, cette année a été le moins fertile en accidents.

Le "Chicago Tribune", qui établit annuellement le bilan de la fête de l'Indépendance, annonce que seulement douze personnes ont ont été tuées le 4 juillet et 879 blessées dans tous les Etats-Unis au cours des manifestations de la journée. L'an dernier, alors qu'on avait établi un record heureux (?) il y eut 25 morts et 1,032 blessés.

Les victimes de samedi se répartissent comme suit: 7 tués par des pièces pyrotechniques, 2 par des armes à feu, 1 par de la poudre, 1 par une bombe et 1 par un cheval épeuré par un pétard.

LA BOMBE DE SARAVEJO

Les aveux de l'assassin.

Vienne, 7.—Nedeljo Gabrinovics, qui avait lancé une bombe sur l'archiduc François-Ferdinand a fait hier des aveux complets, ainsi que le rapportent les dépêches reçues de Sarajevo.

Il a raconté qu'étant encore à Belgrade, il avait averti Gavrio Prinzip de l'arrivée de l'archiduc à Sarajevo. Ils avaient dès lors résolu de s'y rendre, et de tuer l'archiduc, sa femme et leur suite, et de mourir ensuite pour la patrie.

Ils s'étaient adressés pour obtenir des bombes au major Milan Pribitchevitch, secrétaire d'une union serbe, et ancien officier autrichien, qui avait opté pour la Serbie. C'est lui, a révélé Gabrinovics, qui nous a procuré des bombes et des revolvers provenant de l'arsenal de Kraguyevatz.

Gabrinovics se mit à chercher quatre autres individus qui auraient accepté de lancer les bombes en question, et il fut convenu, que quand ils verraient approcher l'archiduc, chacun d'entre eux tiendrait une bombe dans sa main droite et un flacon contenant du poison dans la main gauche, dont il absorberait le contenu après avoir jeté l'engin. Gabrinovics réussit à trouver des complices, entre autres un étudiant de Belgrade nommé Grabes.

Tous se rendirent séparément à Sarajevo. Ils se partagèrent les bombes dans le magasin d'un pâtissier, le matin même de l'attentat. Grabinovics, a affirmé que Prinzip lui avait assuré avoir remis à leurs trois autres camarades, les bombes et le poison, mais il s'est bien gardé de divulguer leurs noms.

Prinzip qui tout d'abord avait nié avoir aucun complice, se vendit lui-même dans sa déposition et s'écria: "Maintenant je regrette mon crime, car mes amis m'ont abandonné d'une façon honteuse. Ils étaient décidés à jeter les bombes, mais ces lâches gredins n'en firent rien. Je me venge ainsi en les faisant connaître.

Laissez-moi seul jusqu'à demain et je vous donnerai de nouveaux détails.

Grabes a été arrêté. Il a avoué avoir reçu des bombes et du poison.

LA PLUIE ET LE PROTOCOLE

Scènes scandaleuses à l'enterrement de l'archiduc François-Ferdinand.

Vienne, 8.—Une polémique s'est engagée ici au sujet des scènes regrettables qui ont accompagné l'enterrement de l'archiduc François-Ferdinand et de sa femme.

Les principaux journaux de Vienne rapportent que la réception des corps à Poechlarn, de l'autre côté du Danube, a été un véritable scandale. Un terrible orage a dérangé toute la cérémonie et fait perdre aux assistants toute bienséance et tout respect. Tout le monde chercha en hâte à se soustraire à une pluie battante: les cercueils furent transportés, à toute allure et sans le moindre ménagement, dans la salle d'attente de la gare et déposés là sans façon, sur le sol pavé, où ils restèrent deux heures entières.

Pendant ce temps, les pompiers, qui devaient assister les gendarmes dans la formation du cortège, firent apporter de la bière et des saucisses et se restaurèrent placidement à deux pas des cercueils. Les plus hautes personnalités ne se gênèrent pas plus; pour passer le temps, en attendant que la pluie cessât, on en voyait qui fumaient leur cigare ou leur pipe à côté du cercueil renfermant le cadavre du défunt héritier du trône.

Un journal de Vienne assure que, dans cette salle d'attente, les actes des assistants, le tumulte et les paroles donnaient l'impression du tohu-bohu d'une foire de campagne.

Département des patrons



Joli modèle pour les tissus [illegible]gers avec épaules kimono, [illegible]gues manches et fermeture [illegible]chesse. Le col est terminé par [illegible] collet renversé et une fraise: à [illegible] ceinture se trouve une tuni[illegible] froncée. Ce patron convient p[illegible] les cotons, crêpes, crêpes de [illegible]ne, mousseline satin, voile et [illegible]tres tissus du même genre.

Le patron de blouse No. [illegible] est pour mesures de buste de [illegible] 44 pouces. La grandeur moy[illegible] demande deux verges d'un [illegible] de 36, 40, 44 ou 54 pouces de [illegible]ge.

Ce patron peut être obtenu [illegible] envoyant dix sous au bureau [illegible] ce journal.



Presque une nouveauté. Ce petit costume n'a pas d'ouverture régulière mais se glisse par-dessus la tête, pouvant se resserrer par l'un des côtés du profond empiècement ou du flanc. On emploie l'épaule tombante et une manche se terminant par une manchette retournée est préférée. Ce modèle convient pour toile, gingham, cheviotte, etc.

Le patron No. 6,642 est pour enfants de 8, 10, 12 et 14 ans. La grandeur moyenne demande 1⅞ verges d'un tissu de 44 pouces de large.

Ce patron peut être obtenu en envoyant dix sous au bureau de ce journal.

NOTRE COUPON.

Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No. .... Grandeur ....

Nom ....

Rue No. ....

Ville ....

Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

DANS LE MONDE

LA SITUATION EN ULSTER

Carson affirme de nouveau que l'Ulster luttera jusqu'à la fin.

Londres, 8.—Sir Edward Carson a déclaré à Hornhill, samedi, son intention d'en finir avec la question de l'Ulster. Le peuple, dit-il, ne sait pas suffisamment que le Home Rule est passé et qu'il peut devenir loi sur présentation du bill au Roi. Il présume que les ministres sont assez honnêtes pour mettre le Roi au courant de la situation: c'est-à-dire que s'il signe le bill, il y aura commotion dans le sud de l'Irlande, et s'il ne signe pas, la commotion s'opérera dans l'Ouest

"Les gens de l'Ulster, dit Sir Carson, se préparent depuis deux ans et ils sont maintenant prêts. Ils ne veulent pas un gouvernement d'expédient, ni les six ans d'essai, ni la division des comtés. J'ai été pressé d'aller de l'avant et je suis préparé à le faire. J'irai dans l'Ulster dans une semaine avec l'espoir que l'on a encore des intentions pacifiques. S'il en est autrement, nous n'aurons plus qu'à nous replier sur nous-mêmes et nous le ferons. Je ne reculerai pas.

"Si jamais nous allons au parlement irlandais, nous y irons de notre bon vouloir, mais non à la pointe de la baïonnette

Belfast, 8.—Pour suivre l'ordre de Sir George Richardson permettant aux volontaires de porter ouvertement les armes, huits cents Volontaires ont paradé hier dans les principales rues de Belfast, vêtus de leurs uniformes et portant les armes. C'était la première fois que les Volontaires paradaient dans les rues de Belfast et la foule s'est réunie pour jouir de ce spectacle. En même temps près de mille hommes de l'armée de l'ouest faisaient des manoeuvres dans la montagne Noire. On a proposé de faire une grande démonstration militaire durant la semaine qui commence.

Bristol, 8.—Frederick Smith, M. P., et un des chefs Ulstéristes, parlant à une assemblée contre le Home Rule, a dit que la Chambre des Lords amenderait le bill de telle manière que la limite d'exclusion serait fixée à une date où l'Ulster demanderait à entrer au parlement irlandais.

LA REVOLTE DANS UN PENITENCIER

Quarante-quatre prisonniers attaquent une dizaine de gardiens.

New-York, 12.—Un vent de révolte souffle sur Blackwell's Island depuis quelques jours. Les peu intéressants pensionnaires de la prison, privés par une mesure énergique et louable des drogues qu'ils avaient sans doute coutume d'absorber sont dans un état de surexcitation tel que le gardien-chef Hayes a donné ordre de les laisser dans leurs cellules.

Les désordres d'hier commencèrent quand les gardiens voulurent faire sortir les prisonniers pour le nettoyage des cellules. Les portes des cellules situées d'un même côté du couloir sont maintenues fermées au moyen d'un levier unique. Quand le levier fonctionne, toutes les portes s'ouvrent.

Dès que ce mouvement fut exécuté hier matin, quarante-quatre prisonniers s'élancèrent hors de leurs cellules et répandirent sur le plancher le contenu de leurs baquets. Ensuite ils s'élancèrent vers les gardiens qui étant au nombre de dix seulement, durent se servir aussitôt de leurs bâtons pour venir à bout des révoltés. Ceux-ci faisaient tournoyer leurs baquets et les lançaient avec force contre les gardiens dont plusieurs furent blessés.

Trois cents autres prisonniers qui pouvaient assister à cette scène bien que se trouvant dans l'impossibilité d'y prendre part, poussaient des cris de bêtes fauves que l'on pouvait entendre de New-York, par-dessus la rivière de l'est.

Quand les gardiens eurent rétabli l'ordre, trois prisonniers durent recevoir les soins du médecin; deux d'entre eux avaient reçu de sérieuses blessures à la tête et le troisième avait un poignet tordu.

Le gardien-chef Hayes jugea prudent de ne pas faire mettre les prisonniers au travail, déclarant que c'était ce qu'il avait de mieux à faire avec ses 54 gardiens pour 1,400 prisonniers.

Melle Davis, commissionner of corrections et le député-commissaire Lewis se rendirent à Blackwell's Island aussitôt prévenus; à leur arrivée, ils furent salués par une explosion de cris et de chants par les 1,400 détenus.

Melle Davis se fit amener un prisonnier de division et, interrogea chacun d'eux séparément sur les griefs des détenus. Le gardien-chef Hayes affirme que cent-cinquante prisonniers environ causent tout le désordre.



Photos copyright, 1914, by American Press Association.

Le rêve de tous les aviateurs c'est la traversée de l'Atlantique c'est d'aller de l'un à l'autre continent. Ce serait un voyage quasi fabuleux. Déjà l'on se prépare à cette audacieuse tentative. On vient de construire aux chantiers des Curtiss, Etats-Unis, un appareil qui tient à la fois de l'aéroplane et de l'hydroplane. Il est pourvu de deux moteurs de cent chevaux vapeur chacun mais qui n'en fonctionnent pas moins aussi doucement qu'une machine à coudre. C'est cet appareil que nous montre la partie supérieure de la gravure. Dans le bas nous assistons au "baptême" de l'appareil.

LES FUNERAILLES DE M. CHAMBERLAIN

La foule immense salue son cercueil.

Birmingham, 8.—M. Joseph Chamberlain qui pendant de nombreuses années avait été l'homme d'Etat le plus éminent d'Angleterre a été enterré aujourd'hui au cimetière de Hockley qui est situé dans la circonscription qu'il avait représentée si longtemps à la Chambre des communes.

Avant l'enterrement, un service auquel n'assistaient que le lord-maire de Birmingham, les membres du conseil municipal, les autorités civiles et la famille du défunt a été célébré à l'église du Messie. M. Chamberlain avait en effet demandé expressément que ses funérailles soient faites avec la plus grande simplicité et sans aucun cérémonial.

La foule néanmoins était considérable sur tout le parcours du convoi, depuis la résidence du grand homme d'Etat à Highburg jusqu'à l'église, et de là jusqu'au cimetière, car M. Chamberlain jouissait parmi les habitants de Birmingham, de la plus grande popularité. Tous les hommes se sont découverts devant le cercueil emportant les restes mortels de l'illustre défunt.

MORT DE LEGAGNEUX

Le célèbre aviateur se tue dans une chute.

Saumur, 9.—Georges Legagneux, qui jouissait en France d'une réputation bien méritée comme aviateur, s'est tué aujourd'hui, en essayant de doubler deux fois la boucle.

Il venait de réussir son expérience, quand son hélice se brisa au moment où il finissait un glissement sur l'aile, ce qui le fit tomber, avec sa machine, dans la Loire.

Ce ne fut qu'après vingt minutes que l'on réussit à retirer le corps de Legagneux des débris de l'appareil. On pense qu'il aura été tué dans sa chute par une pièce de la machine, qui l'a atteint à la tête.

Georges Legagneux était très connu comme un excellent aviateur depuis 1908. En 1910, il avait accompli une envolée de Paris à Bruxelles et, plusieurs fois, avait battu le record de la hauteur. Il avait acompli son meilleur record d'altitude, l'année dernière, à Saint-Raphaël, en s'élevant à une hauteur de plus de 6,500 mètres.

A L'ARSENAL DE WOOLWICH

Douze mille ouvriers se mettent en grève.

Woolwich (Angleterre), 9.—Les 12,000 ouvriers de l'arsenal du gouvernement, qui fournit à l'armée anglaise presque tous ses canons et ses munitions de guerre, se sont mis en grève ce matin.

Ils veulent protester contre le renvoi d'un mécanicien qui refusa de placer une machine sur les fondations construites par des ouvriers ne faisant pas partie de l'union.

LE BANDIT MOREAU DE VILLEROY EST TROUVE MORT DANS SON CAMP.

Tout indique qu'il s'est suicidé

Québec, 10.—Jos. Moreau, le bandit de Villeroy, a été trouvé mort dans son camp, hier après-midi, vers 3.15 heures.

Une rumeur, à cet effet circulait déjà à Québec hier après-midi, et une dépêche reçue ce matin est venue la confirmer.

Ce dangereux maniaque était poursuivi depuis plus d'une semaine dans les forêts de Villeroy: il avait déjà fait quatre victimes. Une d'entre elles succombait à l'Hôtel-Dieu de Québec il y a une couple de jours.

Hier après-midi les détectives, ayant à leur tête M. Pierre Brown et R. Beaudet, poursuivaient leurs recherches à travers la forêt, quand à 2 milles où Brown fut blessé mardi, ils se trouvèrent soudain en face d'un campement, de celui où Moreau avait vécu le printemps dernier. Alors les pourchasseurs cernent bien la butte et sont décidés à faire un examen très élaboré des lieux. Quelques-uns se hissent à une petite fenêtre placée dans la façade, tandis que les autres braquent leurs armes sur la même habitation. Mais on constate avec des soupirs de soulagement que leur homme gît sur son lit, sa carabine posée à son chevet, attachée à une corde tout près de sa couche funèbre. Alors on s'approche avec assurance, et on constate que le malheureux est mort depuis déjà quelque temps, car le cadavre donne des signes de décomposition avancée.

La nouvelle est annoncée au village et les résidents saluent avec satisfaction cette heure de la délivrance. Désormais ils pourront sortir sans crainte et parcourir leurs champs de culture sans être exposés aux balles du bandit.

D'après les circonstances qui entourent cette mort, les gens croient à un suicide. Car il n'est pas impossible qu'après avoir subi l'engagement terrible de mardi matin et s'en être tiré probablement avec des blessures, il se soit résolu à abréger sa misérable existence. La faim et la peur du châtiment l'ont probablement poussé vers ce geste lâche d'un désespéré.

Quoi qu'il en soit, le cadavre est demeuré dans le campement, tel que les détectives l'ont découvert.

Ce matin encore, à 10 heures, la dépouille mortelle n'avait pas été dérangée, car on s'attend que le coroner tiendra là l'enquête dès cet après-midi.

M. E.-F. Roy, chef de gare à Villeroy, est à peu près rétabli. Il attendait impatiemment les résultats de l'enquête pour gagner son logis. Car Moreau, dans son hallucination, lui avait voué une haine qui ne pardonne pas, et il guettait sa chance de répéter avec plus de succès ses exploits homicides. M. Roy pourra donc retourner dans son joli village et mener au sein de sa famille réjouie sa vie paisible de jadis.

LES HINDOUS S'EN IRONT

Ils ont décidé de renoncer à la lutte.

Vancouver, C.-A., 8.—Gurdit-Singh et son "comité de sûreté", sur le "Komagata-Maru" ont senti à abandonner leur lutte pour obtenir le droit d'entrer en Canada.

A la fin de la semaine, on verra probablement le vapeur japonais lever l'ancre et ramener pour toujours à leur pays natal, ses trois cent cinquante passagers orientaux.

Il est certain qu'il y a eu une entrevue ce matin, sur le navire, entre W.-D. Ladiner, représentant du gouvernement canadien, M. Bird, avocat des Hindous, et M. W.-C. Hopkinson, inspecteur du département de l'immigration en Canada.

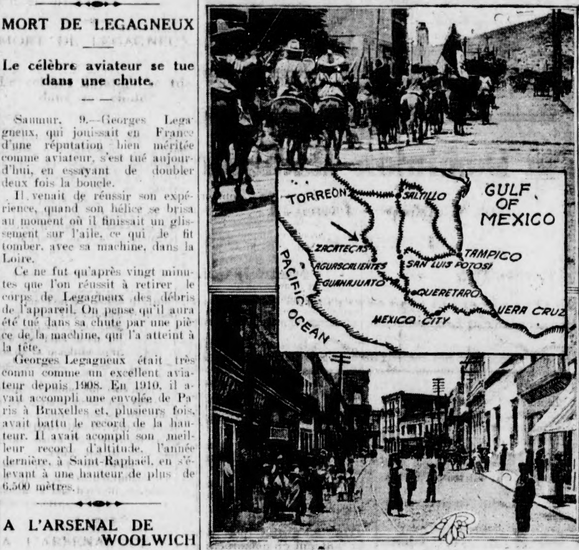
Gurdit-Singh et son comité ont consenti à ne plus exiger une commission d'enquête, et ont déclaré que le gouvernement pouvait publier tout de suite une ordonnance de déportation.

Ils ont compris qu'une enquête sur le cas de chacun des trois cent cinquante passagers du "Komagata-Maru" les retiendrait inutilement pendant de longues semaines. Ils devront maintenant retourner en Orient. Leur situation est, d'ailleurs, désespérée. Le comité des Hindous de Vancouver refuse de leur fournir de nouvelles provisions. Les Hindous de terre déclarent qu'ils n'ont plus d'argent.

La situation des Hindous sur le "Komagata Maru" est des plus pénibles. Les ponts sont mal entretenus et la peste est à la veille d'éclater.

Les fonctionnaires d'immigration préparent l'ordonnance de déportation générale.

On se préoccupe beaucoup de la question des vivres. On croit que le gouvernement canadien viendra au secours des Hindous, qui n'ont aucun argent.



Photos copyright, 1914, by American Press Association.

Au Mexique: Dans la partie supérieure, les troupes de Villa quittant Torréon pour se diriger vers Zacatecas. Au centre, la région où se battent actuellement rebelles et fédéraux. Dans le bas, une rue de la ville de Zacatecas, qu'attaqueront prochainement les rebelles.

UNE COURSE QUI FINIT MAL

Trois toréadors sont blessés à Barcelone

Barcelone, 9.—Une des courses de taureaux les plus tragiques dans l'histoire des arènes de cette ville a eu lieu aujourd'hui: trois des plus célèbres toréadors de la ville ont été transportés l'un après l'autre à l'hôpital, après n'avoir tué qu'un seul taureau sur les six qui devaient être mis à mort.

Le premier accident se produisit au commencement de la course. Raphael Gomez, l'un des plus célèbres toréadors d'Espagne, reçut un coup de corne dans la cuisse droite et eu la clavicule brisée. Ponteret, que l'on avait prié d'achever le combat, fut également blessé à la jambe, mais réussit à tuer le taureau. Le taureau qui entra alors dans l'arène s'y trouvait à peine depuis cinq minutes, que Belmonte, le troisième toréador reçut également une sérieuse blessure à la jambe ce qui fit arrêter les courses.

Gomez est dans un état désespéré.

CHRONIQUE AGRICOLE

LE MARCHE

Blé—	
Nord No. 1	.90¼
Nord No. 2	.88¼
Nord No. 3	.86¼
Nord No. 4	.80⅞
Rejeté No. 1	.84¾
Rejeté No. 2	.82¾
Rejeté No. 3	.81¼
Sale No. 1	.84
Sale No. 2	.82
Sale No. 3	.80
Avoines—	
C. W. No. 2	.29
C. W. No. 3	.37¾
Fourrage No. 1 Extra	.38
Fourrage No. 1	.36¾
Fourrage No. 2	.36¾
Orge—	
No. 3	.53
No. 4	.51
Rejeté	.49
Fourrage	.48½
Lin—	
N. C. W. No. 1	$1.40
C. W. No. 2	1.37
C. W. No. 3	1.24

LA PRODUCTION DU LAIT

Lorsque le troupeau est composé de bonnes vaches, la quantité de lait produite dépend, jusqu'à un certain point, de la quantité et de la qualité des aliments consommés. Nul cultivateur n'ignore que les vaches mal nourries ne donnent généralement que peu de lait, pour ne pas dire toujours, et que ce lait revient très cher, même pour la petite quantité obtenue. Et cependant on peut affirmer qu'au Canada 75 p. c. ou trois quarts des vaches en lactation ne reçoivent pas une nourrisoient en état de donner ce que ture suffisante pour qu'elles l'on peut appeler le maximum de production de prix minimum". Le but vers lequel doit tendre tout laitier est d'obtenir la plus grande quantité possible de lait et de gras de beurre au plus bas prix possible par livre de lait et de gras de beurre produit.

Bien des vaches non seulement ne reçoivent pas assez de nourriture, mais elles sont mal nourries, c'est-à-dire que leur ration est souvent impropre au but visé: la production du lait. Ce n'est pas cependant parmi les premières que se trouvent le plus d'animaux mal nourris, car beaucoup de cultivateurs sont assez généreux pour donner une ration abondante, mais ils ne savent pas combiner les divers aliments dans les proportions voulues pour assurer la production la plus avantageuse de lait Ils n'ignorent pas l'importance et l'économie des combinaisons. Sans doute, pour faire ces combinaisons il faut bien connaître les fourrages, et ce sont là des connaissances assez difficiles à acquérir. Toutefois, le débutant qui lira attentivement les notes suivantes pourra, après un peu d'expérience pratique, devenir nourrisseur, c'est-à-dire nourrir de façon efficace et avec économie.

CHANGEMENT DE L'ETABLE AU PATURAGE

Il ne faut jamais faire de changements subits d'une nourriture à l'autre car ils ont presque toujours pour effet de diminuer la production du lait, même lorsque la nouvelle ration est meilleure que celle à laquelle la vache est habituée. Lorsqu'un changement est nécessaire, on doit le faire graduellement en prenant, pour y arriver, une période d'au moins une semaine à dix jours.

La jeune herbe non mûre contient beaucoup d'eau, surtout au commencement du printemps; elle est aqueuse. Il en est de même des pâturages de blé et de seigle, et lorsque les vaches passent des fourrages secs de l'hiver à ces herbes juteuses il faut user de beaucoup de précaution. Avant de les faire sortir de l'étable pour les mettre en pâturage, on leur donne un repas de foin et on ne les laisse d'abord sur l'herbe que peu de temps, puis, jour par jour, on diminue la ration de foin et allonge progressivement la durée de leur séjour au pâturage jusqu'à ce que l'on arrive à les laisser tout le temps sur l'herbe, Il n'y a cependant aucun avantage à mettre les vaches laitières dehors au printemps avant que l'herbe fournisse une bonne nourriture, c'est-à-dire avant qu'elle soit bien développée.

PATURAGES

Au Canada, sur la plupart des fermes, l'herbe du pâturage forme la nourriture principale de la vache laitière en été. En bon état, cette herbe est une nourriture parfaite, et l'animal qui peut s'en procurer assez, sans trop d'efforts, donne généralement tout le lait qu'il est susceptible de produire. Les pâturages de trèfle et de luzerne sont les meilleurs mais nos herbes naturelles qui poussent dans les endroits abruptes, sur les pentes des collines, etc., sont également très précieuses.

A la ferme expérimentale centrale, on se met avec beaucoup de succès du mélange suivant de graine pour prairies et pâturages. On met à l'acre 5 livres de trèfle rouge, 2 de trèfle d'alsike, 7 de luzerne et 10 livres de mil.

Il ne faut pas se servir des pâturages avant que l'herbe ait plusieurs pouces de hauteur; quant au trèfle et à la luzerne ils doivent avoir au moins un pied de hauteur avant que l'on y mette le bétail. On obtiendra des pâturages un rendement de fourrages beaucoup plus grand si on les divise en deux ou même en trois parties et que l'on fasse paître ces parties successivement, chacune pendant quelques jours. L'herbe rasée de près pousse lentement et souffre beaucoup plus de la sécheresse et du piétinement que l'herbe plus longue et plus forte.

GRAIN AU PATURAGE

Est-il avntageux de donner du grain aux vaches qui sont au pâturage? Les opinions sont divisées sur ce point, mais la coutume de donner du grain semble l'emporter; peut-être n'en résulte-t-il aucune amélioration de qualité ou aucune augmentation dans le volume de lait lorsque le pâturage est bien garni, mais dès que le pâturage commence à se dégarnir, le grain est utile parce qu'il aide à maintenir la production. Il est douteux cependant qu'il soit économique de donner du grain quand il y a beaucoup d'herbe nutritive, car à moins que le prix des produits laitiers ne soit très élevé, l'augmentation que l'on obtiendra ne compensera peut-être pas les frais supplémentaires. Sur un pâturage abondant et de bonne qualité il ne faut pas donner beaucoup de grain; une ou deux livres par jour suffisent. Mais dès que le pâturage commence à se dégarnir il faut augmenter proportionnellement la ration de moulée afin d'éviter que la production du lait ne baisse.

On comprendra facilement que les grains ou les mélanges de grains les plus propres à l'alimentation des vaches en hivernement et tenues sur les fourrages d'hiver, ne sont pas nécessairement les meilleurs pour nourrir les vaches qui sont sur l'herbe. Les mélanges d'avoine, d'orge et de pois en parties égales, ou d'avoine, d'orge et de son donnent de bons résultats.

J.-H. Grisdale.
Ferme Expérimentale,
Ottawa, Ont.

Medecine-veterinaire.

On observe, sur le dos des bêtes bovines, des tumeurs du volume d'une fève à celui d'une voix. Il peut y en avoir qu'une seule, elles peuvent être très nombreuses. En écartant le poil qui les recouvre on aperçoit une petite ouverture d'où s'écoule quelquefois un liquide collant. Ces tumeurs renferment un ver assez semblable à une chenille dont le dos est dentelé et dont la queue se termine par un éperon. C'est la larve d'une mouche appelée *Hypoderma Bövis.* Cette mouche est petite, noirâtre, très agile; elle fait entendre, en volant, un sifflement que les bestiaux reconnaissent et qui les fait fuir. Elle s'élance sur le dos de ceux-ci et y dépose son oeuf. Soit que la mouche perce la peau avec son dard, soit que la larve, une fois l'oeuf éclos, fasse cette besogne, toujours est-il que cette larve s'introduit sous la peau et y demeure jusqu'à son parfait développement; c'est-à-dire avril ou mai suivant. Alors elle se fraye de nouveau son chemin à travers la peau en l'usant avec son éperon, elle sort de sa loge, glisse par terre, se met à l'abri d'une pierre, du fumier, et redevient nymphe.

Ces larves n'altèrent pas la santé, elles ont néanmoins l'inconvénient de noircir la chair qui les environne et de gâter la peau de l'animal; de sorte qu'elles sont dommageables au point de vue de la boucherie.

Traitement.—Il ne faut jamais appliquer de médicaments sur ces tumeurs, car on tuerait la larve qui ne pourrait plus sortir de sa loge, autrement que par la formation d'un abcès. On attend jusqu'en mars et on les déloge, en comprimant fortement la tumeur avec les deux pouces appliqués de chaque côté.

* * *

Tout le monde connait cette peste, cette petite mouche plate qui incommode tant nos bestiaux même nos chevaux depuis quelques années.

Traitement.—Il n'y a rien que nous connaissions qui éloigne indéfiniment cette mouche.

Les différents préservatifs que l'on a préconisés doivent être appliqués souvent, car ils ne sont bons que pour un temps plus ou moins court.

On emploiera l'un des remèdes suivants:

Huile de charbon (pétrole) crue ....1 partie
Huile de lin crue ....3 parties
Mêlez et arrosez ou badigeonnez les animaux tous les 3 ou 4 jours.

Ou:
Savonnure très forte 4½ pintes
Pétrole cru ....1 chopine
Mêlez parfaitement. Employez comme ci-dessus.

Ou:
Acide carbolique brut 1 chopine
Huile d'olive ou de lin crue ....3 gallons
Mêlez. Employez comme les précédents.

Ou:
Poudre de pyrèthre.
Feuilles de noyer ......1 livre
Eau bouillante ......3 gallons
Faites bouillir durant 5 à 10 minutes. Employez comme les précédents.

Ou bien:
Humectez le poil de l'animal; saupoudrez la poudre et laissez sécher.

Soins a donner au cheval en ete.

Le cheval de trait dans les villes travaille tous les jours, sa nourriture est toujours la même, suivant la somme de travaux qu'il fait et il n'y a guère à s'occuper que d'une chose; réduire sa portion du dimanche.

Il en n'est pas ainsi pour le cheval de ferme qui ne fait presque rien à certaines saisons, et qui travaille très fort à d'autres saisons. Cette différence fait qu'il est moins facile de le tenir en bonne condition, en santé.

En été on doit être particulièrement attentif à la nourriture du cheval de ferme, laquelle doit être proportionnée au travail.

Ils ne sont pas rares les chevaux de ferme qui sont mal nourris sous ce rapport, dont la nourriture n'est pas en proportion avec le travail qu'on lui demande. L'avoine est rare et la ration est diminuée dans le but de la faire durer jusqu'à la récolte prochaine. Il va sans dire qu'un cheval mal nourri, à qui l'on ménage l'avoine durant les travaux, n'est pas en mesure de faire son travail aussi avantageusement. L'avoine c'est le stimulant du cheval, surtout de celui qui travaille durement. Sans une ration d'avoine convenable le cheval se fatigue vite, il se dépense davantage, il maigrit.

Toutefois, il est plus ou moins dangereux, quand le cheval ne travaille pas, de lui donner trop d'avoine; de même que l'homme qui ne travaille pas ne doit pas manger autant de viande que celui qui travaille fort.

C'est une erreur, par conséquent, de donner le dimanche une aussi forte ration que la semaine durant la saison des travaux C'est cette coutume qui est la cause de ce que l'on appelle *maladies du lundi matin*, telles que *l'azoturie* et les *eaux aux jambes.*

Ainsi, voici un cheval qui travaille fort durant toute la semaine et à qui l'on donne chaque jour une grosse portion d'avoine. Le dimanche l'animal ne fait rien mais sous prétexte de lui conserver son énergie ou de l'augmenter, on lui donne la même ration d'avoine. La conséquence, souvent, bien que pas toujours, est que le système se congestionne; il y a pléthore, disent les médecins. Et le lundi matin on trouve l'animal souffrant soit *d'azoturie* soit *d'eau aux jambes.*

L'azoturie est une maladie très dangereuse et voici comment on la reconnait. L'animal paraît en excellente santé. On l'attelle et l'on part pour l'ouvrage. Au bout de un quart d'heure, ou une demi heure, ou une heure, le cheval ralentit son allure; marche difficilement, puis devient paralysé des jambes de derrière, puis il s'abat. Il a des coliques; l'urine est évacuée en très petite quantité et de couleur, brun-foncée, cerise. Le cheval est très dangereusement malade.

Les *eaux aux jambes* ne sont pas dangereuses mais fort ennuyeuses. Le lundi matin on trouve le cheval avec une jambe de derrière plus ou moins enflée et se mouvant difficilement d'un côté à l'autre. Si on lui touche à cette jambe il la lève subitement et la porte en dehors et loin de lui au risque de tomber. Il s'échappe de la peau, aux environs du boulet, un suintement exhalant une odeur caractéristique.

Dans les deux cas on doit appeler le vétérinaire au plus tôt.

Ces accidents graves sont évités en réduisant la ration dès le samedi soir, ou même en remplaçant l'avoine par une bouette chaude de son dans laquelle on peut ajouter un peu, très peu de farine d'orge. Les repas du dimanche matin et midi seront comme ceux du samedi soir. Et à celui du dimanche soir on peut donla ration habituelle d'avoine.

Rien n'est aussi bon que l'avoine pour le cheval qui travaille très fort. Cependant comme les travaux de la ferme sont faits lentement on peut, sans inconvénient, donner moitié avoine et moitié blé-d'Inde.

Le matin, en rentrant à l'écurie on fait boire le cheval; puis on lui donne sa portion soit d'avoine seule, soit d'avoine et de blé-d'Inde. Quant au foin, il est censé en avoir consommé suffisamment durant la nuit. On part pour l'ouvrage.

S'il fait bien chaud ne manquez pas de faire boire le cheval au milieu de l'avant-midi ainsi qu'au milieu de l'après-midi.
De la sorte, il boira beaucoup moins en rentrant à l'écurie et vous préviendrez les coliques. C'est une excellente coutume d'enlever tout le harnais au repos du midi, afin que le cheval sèche bien; si on le bouchonne un peu ce sera encore mieux. Le cheval n'est pas une machine inanimée: il faut le bien traiter si l'on veut qu'il travaille bien.

Inutile de dire, n'est-ce pas que le cheval qui a travaillé fort toute la journée ne doit pas être envoyé au pâturage durant la nuit, à moins qu'on ne lui donne sa portion d'avoine le soir et le lendemain matin. Autrement il fond et il aura peine à finir la saison des travaux. C'est brutal que, les durs travaux du jour finis, d'enlever le harnais et d'envoyer sans plus de soins le cheval au pâturage. Il a besoin d'être bouchonné, brossé, ce cheval-là quand sa journée est finie. Cela lui enlève une partie de sa fatigue et le remet de bonne humeur. Il mangera mieux, et digèrera mieux. Quand les semences, les foins et les récoltes sont terminés, on pourra alors mettre le cheval au pâturage avec avantage.

Traité de cette façon, le cheval se maintiendra en excellente santé fera vos travaux sans misère et se tiendra en excellente condition.

J.-A. Couture.

LE CHATIMENT D'HERODIADE

Sous les portiques de marbre, au bord des bassins où l'eau dormait en nappes, parmi les coussins étincelants de perles et d'or, Hérodiade était étendue dans le fin tissu de ses voiles.

On vivait les dernières heures d'une journée brûlante. Le soleil commençait de décroître à l'Occident. Il y avait encore un peu de flamme rose à certaines places des marbres et sur le visage des femmes qui se tenaient en dehors des portiques, dans le rayon de lumière. La reine avait quitté ses parures et les colliers trop lourds qui retombaient en encerclements et en rutilements de pierres précieuses sur son sein où ils mettaient des lueurs à peine atténuées par les gazes transparentes.

Tout reposait dans le palais. La vie ne s'y trahissait que par un bruit de soupirs.

La plupart des suivantes de la reine veillaient autour d'elle, leurs tuniques blanches serrées au-dessous de la taille par le noeud des écharpes de soie vive, et leurs voiles, brodés de paillettes, mettant une clarté dans les coins d'ombre où elles cherchaient la fraîcheur: les unes, couchées sur la pierre, les autres accroupies non loin de leur maîtresse, guettant ses moindres gestes, prêtes à l'entourer au premier désir pressenti.

Des odeurs de fleurs capiteuses, de myrthes et de santal flottaient dans l'air.

Hérodiade, envahie par une torpeur où se détendaient ses membres, las de danses et d'excès, rêvait de choses cruelles, de mort et de volupté. Dix ans avaient passé depuis le supplice de Jean-Baptiste. Jamais un regret n'avait effleuré l'âme de la courtisane: la parole sévère du précurseur ne frappant plus ses oreilles pour lui reprocher son adultère et ses turpitudes, elle s'était plongée jusqu'à la satiété dans les plaisirs, occupée chaque jour de nouveaux divertissements dont la cruauté le disputait à la luxure.

Seulement, lorsque revenait l'anniversaire de la décollation du Saint, son souvenir se présentait toujours durant quelques instants, très net, sanglant, devant l'âme fermée d'Hérodiade. C'était une vision rapide, miséricordieuse cependant, car ses lèvres mortes, scellées par Hérodiade elle-même, une voix tombait, formidable, qui pénétrait en éclair au milieu des nuages de son cerveau: "Pénitence!"

Mais, en scellant les lèvres du Baptiste, Hérodiade avait voulu s'assurer le repos dans le mal, elle avait scellé sa propre conscience et, révoltée devant l'image du reproche qui lui apparaissait chaque année en une date funèbre, comme un avertissement, elle se jetait, pour ne pas la laisser s'imposer, pour ne pas la voir, pour ne pas entendre la voix, dans un abîme plus profond de sensualité.

Et le châtiment approchait.

... ...

C'était l'heure du bain d'Hérodiade.

La reine fit un signe et ses femmes l'entourèrent. Avec des gestes lents, elles la dévêtirent. On répandit dans l'eau des bassins le parfum de deux urnes, et Hérodiade, quittant sa couche, entra dans l'eau.

Elle s'y plongea jusqu'au cou avec délice. Sa sombre chevelure flottait autour d'elle, et ses yeux cruels, qui venaient d'apercevoir la vision de remords et l'avaient chassée, fermaient leurs paupières où, sur les cils, pleuraient les gouttes d'eau qui avaient jailli en éclaboussures à l'entrée de la reine dans son bassin de marbre blanc.

Les servantes évoluaient discrètement autour d'elle...

Et le bain d'Hérodiade se prolongeait...

Mais voici que, venant de l'inconnu du désert, ou peut-être de l'inconnu plus profond des cieux, un vent violent s'éleva, mystérieux, plus froid que la glace, coupant, insoutenable. Les tentures de soies précieuses furent arrachées et claquèrent violemment sur les marbres. Une atmosphère froide et pâle comme celle d'un jour d'hiver, remplaça la tiédeur où ces femmes s'alanguissaient, et, immobiles, stupéfaites, elles frisonnèrent sous leurs voiles.

Dans le bassin où la reine était plongée, l'eau gela, subitement.

Hérodiade, le corps emprisonné dans ce vêtement de glace, vit venir le châtiment. Dilatés d'horreur, ses yeux s'ouvrirent sur la mort.

Et ce fut une chose miraculeuse et épouvantable. La glace, en se formant, coupa net, au ras du cou, la belle tête altière qui, seule, émergeait au-dessus du bassin. Une ligne de sang forma collier.

Puis le vent tomba, l'air redevint tiède; cette glace craquela, se fondit en un instant ainsi que de la neige dans du feu, et il ne resta qu'un glaçon, un seul, qui portait, comme sur un plat, la tête d'Hérodiade.

Jean Valdauge.



LE ministère des Travaux publics recevra jusqu'à 4.00 p.m., vendredi, le 31 juillet 1914, des soumissions pour la construction d'un édifice public, à Elkhorn, Man., lesquelles soumissions devront être cachetées, adressées au soussigné et porter sur leur enveloppe en sus de l'adresse, les mots: "Soumission pour un édifice public, Elkhorn, Man."

On peut consulter les plans, devis, et formules de contrat et se procurer des formules de soumission au bureau de M. H. E. Matthews, architecte, surintendant des Bâtisse Publiques Fédérales, Winnipeg, Man., au bureau de poste de Elkhorn, ainsi qu'au ministère des Travaux publics à Ottawa.

Les soumissionnaires ne doivent pas oublier qu'on ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules imprimées fournies, dument libellées, signées de la main des concurrents, avec désignation de la nature de leurs occupations, et du lieu de leurs résidences; s'il s'agit de sociétés, chaque associé devra signer de sa main la soumission et y inscrire la désignation précitée.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p.c.) du montant de la soumission, à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
R. C. DESROCHERS,
Secrétaire.
Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 2 juillet 1914.

N.B.—Le ministère ne reconnaitra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication. —56992.

EN PROVINCE

FANNYSTELLE

M. l'abbé Boivin, curé de Somerset, Man., était en promenade au presbytère ces jours derniers.

Mme André, de Saint-Boniface, Man., est en visite chez sa mère, Mme C. Poitras.

* * *

MM. Paul Côté et F. Theberge nous ont quitté samedi dernier pour Arborg, Man., où ils vont visiter leurs homesteads.

M. E.-A. August, candidat libéral dans notre comté, ce célèbre orateur du moyen âge, a, paraît-il, traité de la question des écoles: après l'assemblée de vendredi le 3 juillet, dans lequel il a qualifié les Canadiens français d'étrangers, "foreigners".

Ce monsieur est trop habitué à faire des bêtises en temps ordinaire puisqu'il ne peut pas s'empêcher d'en faire en venant briguer nos suffrages.

Nous sommes parfaitement chez nous au Canada, et ce que nous catholiques réclamons est simplement nos justes droits, qui ne sont pas étrangers à la loi de la Confédération canadienne.

Une chose certaine est celle que nous, les électeurs de Fannystelle, et ceux du comté de Dufferin, n'attendrons pas au mois d'août (August) pour pendre jusqu'à ce que la mort s'ensuive, les projets et la politique de ce grand orateur, M. August, qui n'est certainement pas et n'a pas été un élève de nos écoles bilingue puisqu'il ne parle pas le français. Pour ce qui a rapport à sa langue maternelle son discours ici fut un "pot-pourri" de fautes grammaticales.

* * *

M. Norris a obtenu les services d'un bon nombre de "ministres" pour faire chanter au lendemain des élections des "Memorial services" pour sa politique, qui aura sombré dans la terrible catastrophe du 10 juillet.

* * *

M. A. St-Pierre, de Winnipeg, était en visite ici à la fin de la semaine.

* * *

M. Edmond Guilbault, de la banque Union à Perdue, Sask., est en visite pour quelques semaines dans sa famille.

Sir Rodmond Roblin et M. L.-H. Fournier sont venus le 8 juillet convoquer une assemblée politique. La réunion a eue lieu en y avait un bon nombre d'électeurs plein air, vu la chaleur intense. Il qui à plusieurs reprises ont applaudi le premier ministre, et son vaillant collaborateur, M. Fournier.

* * *

Mme Delphis Levasseur est de retour de l'hôpital de Saint-Boniface. Nous sommes heureux de constater que sa santé s'améliore.

Samedi le 11 courant à 6.15 p.m., l'équipe de balle International Harvester, de Winnipeg, viendront se mesurer avec le Club Canadien de Fannystelle. Ce sera un grand tournoi, et tout promet une victoire pour les nôtres.

* * *

Les travaux sur nos lignes téléphoniques sont poussés avec activité et dans quelques semaines l'installation sera complète.

(Que ce sera fin) pour les jeunes et vieux garçons qui sont en relations intimes avec les personnes du beau sexe: plus besoin d'atteler de chevaux pour aller voir "la mie".

Seulement qu'un coup de clochette vous mettra en communication avec le central qui se fera comme toujours un devoir de vous donner la personne requise "Hello Central, give me 222".

Yvonnie.

GRANDE CLAIRIERE

Ce matin 7 juillet avait été fixé pour notre pique-nique annuel. Le temps fut beau à souhait. Nul aussi ne s'était fait prier pour venir à notre réunion, et dans son jeune décor de collines verdoyante et de journée quasi printanière, elle fut simple et charmante.

Le matin à neuf heures, la messe avait été célébrée par M. l'abbé Pierrequin, curé de la paroisse. Une courte et claire allocution y fut prononcée. Catholiques, nous n'avons rien à redouter de la persécution. Vraiment glaive à double tranchant, elle est le glaive de Dieu, encore que maniée par des mains impies. La persécution révèle le soldat fidèle, et celui qui ne l'est pas; elle éprouve celui-là, le rend humble: aux yeux du temps elle proclame et prouve l'Eglise catholique: institution divine. Depuis l'horizon des temps nous ne voyons que vagues en demence bondissant à l'assaut du rocher séculaire, mais: "Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre Elle."

A la veille des élections ces brèves et énergiques paroles revêlaient une spéciale importance.

Dès dix, onze heures, buggies, surrey, mikado, express, venus de plus loin, affluent. C'est Deleau, Belview, Bernice, Hartney, Hartney qui tout le jour se pressera nombreux sur nos pelouses: demain nous le paierons de retour.

De-ci, de-là, quelques silhouettes de chevaux de course se dessinent. Silhouettes vites disparues sous un toit hospitalier d'étable face à de plantureuses crèches de foin.

Bientôt, la concentration définitive s'opère autour des tables, aux nombreux couverts savamment ordonnés. Les tentes spacieuses ne tardent pas à s'emplir et la faim des longues étapes à se satisfaire. Un repas exquis nous est servi. L'empressement, le tact, la charité de tous—et je ne parle pas de l'habileté de nos cordons bleus—en font un charme. Ils ont fait très bien, nos cordons bleus.

Au sortir de table on prend le vent et la température. Quelques pacifiques nuages qui semblent s'attarder curieux à ce branle-bas, musardent au ciel. Les polissons! je parierais qu'ils font l'école buissonnière! Le soleil est résolument sage, la brise presque fraiche.

Ces bons petits polissons de nuages! regrets sans doute de ne pouvoir jouer aux quilles avec nous, laissent choir quelques gouttes, des larmes! Elles furent si discrètes que nulle de nos jolies visiteuses qui déjà émaillaient les frais bocages n'eut à craindre pour son élégant chapeau.

...Et voilà de tout l'horizon à la fois: Melita, Pipestone, Hartney, Napinka—surgir fanfaronnant et taquins les gros bourdons Les premières voitures arrivées se rangent le long de la piste, dans peu ce sera bien près de soixante capots qu'il faudra compter.

Aussi bien les pimpants trotteurs sont en piste. Peu nombreux, si distingués, les concurrents!

Sir Lang, fermier près de Hartney, nous présente une jument légère, et réellement vite, sans le donner, elle laisse présentir un beau maximum, elle arrive bonne première.

Le second, M. Adolphe Maire, nous a fait valoir un cheval hongre, aux formes puissantes, on dirait pesantes, que l'on est tout surpris de voir se révéler bouillant trotteur, aux magnifiques actions. Visiblement et la légèreté du poids qu'il remorque, et la courbe de la piste l'incommode. Il est loin de donner son allure ordinaire. Il arrive second, mais loin en avant de ses concurrents.

Le peloton des galopeurs est plus nombreux. Un coup de timbre, et voilà les petits chevaux disséminés à toute allure à l'entour de la pelouse.

Quel sera le gagnant? Gris... rouge? C'est une jument grise (écurie Toussier), son propriétaire M. Jean-Pierre Mouron nous en parle lui-même. "Une bête prise dans la prairie hier soir". Certes, après deux picotins, fournir avec une telle désinvolture semblable effort, voilà un succès qui promet des victoires. Que la première, la seconde plutôt—nous le souhaitons bien volontiers, à son sympathique propriétaire—soit pour notre prochain pique-nique. Mais victoire que nous espérons bien voir chaque année plus disputée par le nombre et la qualité. Chevaux et cavaliers ne manquent pas. Faudrait-il accuser nos gars de timidité?

Les courses terminées, chacun s'enfuit s'esbandir et s'esjouir de son mieux: ici des sauts de plus en plus prodigieux réunissent une centaine de spectateurs; là une hardie jeunesse s'obstine à escalader un mat de cocagne—jugez-en, à son sommet pendent goguenards pipes, boîtes de cigares, paquets, etc. Cette escalade est rien moins que pénible grâce à une huile abondante et habilement répandue. Dans quatre heures nos obstinés triompheront. Honneur à ces persévérants!

Ailleurs, une boule de jeu de quilles qui rebondit, joyeuse; le crépitement d'un tir à la cible; le cricri des tourniquets, tandis que la buvette parfaitement achalandée de fruits multiples, de pâtisseries, répand à travers la foule altérée: sodas, crêmes à la glace, sorbets, limonnades, cidre, etc.

La nuit est venue mettre un terme à ces joyeux ébats, cependant qu'âprement, Hartney dispute un "football" à Findlay. Lutte et victoire furent assez balancées. Findlay triomphe par un point.

Maintenant le calme renaît à la Clairière; au loin ronflent les moteurs en fuite, à leur passage des chevaux effrayés se cabrent et s'affolent hennisants; chacun rentre chez soi, parfaitement satisfait, jurant, mais un peu tard, qu'on l'y reprendrait encore.

Allons à tous: et aux généreux organisateurs de cette fête, et aux obscurs artisans de ces frêles édifices d'un jour, et à nos sympathiques visiteurs, un bien sincère merci.

J'écoute encore à ma fenêtre la fuite de la bande heureuse, la fuite des rires jeunes qui cascadaient mutins... j'écoute le silence revenu, quand l'Angelus tintinabule léger à travers la campagne assoupie, et déjà embuée un joyeux à Dieu, un joyeux au revoir.

Adieu, amis. Amis, au revoir..

Tic-Tac.

INWOOD

Le C. N. R. est maintenant à poser l'acier sur le reste de la "grade" d'Inwood à Fisher Branch. Nous espérons que d'ici peu le chemin de fer continuera son service jusqu'à cette dernière station.

* * *

M. et Mme Ernest Laporte, accompagné de M. et Mme Télesphore Laporte, ainsi que le jeune fils René, sont de retour d'une promenade en auto chez leurs nombreux parents de Saint-Norbert.

* * *

M. Isaac Riley, de Stonewall, candidat conservateur du comté de Rockwood, était parmi nous cette semaine.

Toinon.




Toute personne se trouvant seul chef de famille ou tout individu mâle de plus de 18 ans, pourra prendre comme homestead un quart de section de terre de l'Etat disponible au Manitoba, dans la Saskatchewan ou dans l'Alberta. Le postulant devra se prsenter à l'agence où la sous-agence des terres du Dominion pour le district. L'entrée par procuration pourra être faite à n'importe quelle agence à certaines conditions, par le père, la mère, le fils la fille, le frère ou la soeur du futur colon.

DEVOIR—Un séjour de 6 mois sur le terrain et la mise en culture d'icelui chaque année au cours de trois ans. Un colon peut demeurer à neuf milles de son homestead sur une ferme d'au moins 80 acres, possédée uniquement et occupée par lui ou par son frère ou sa soeur.

Dans certains districts un colon dont les affaires vont bien aura la préemption sur un quart de section se trouvant à côté de son homestead. Prix, $3.00 l'acre.

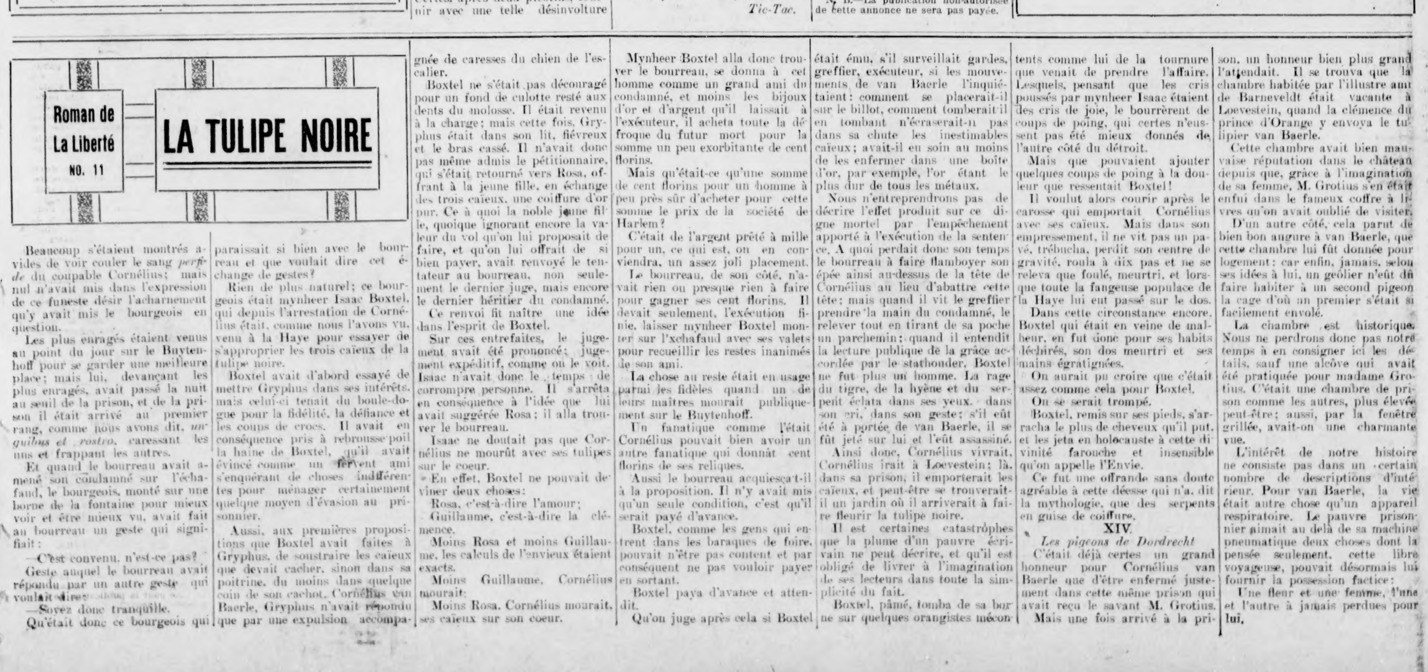
DEVOIR—Devra résider six mois chaque année au cour de six ans à partir de la date de l'entrée du homestead—y compris le temps requis pour obtenir la patente du homestead, de cultiver cinquante arces en plus.

Un colon qui aurait forfait ses droits de colon en ne pouvant obtenir sa préemption pourra acheter un homestead dans certains districts. Prix, $3.00 l'acre.

DEVOIR—Rester six mois dans chacun des trois ans, cultiver cinquante acres et bâtir une maison valant $300.

W. W. COREY,
Sous-ministre de l'Intérieur.

N. B.—La publication non-autorisée de cette annonce ne sera pas payée.



Roman de La Liberté NO. 11

LA TULIPE NOIRE

Beaucoup s'étaient montrés avides de voir couler le sang *perfide* du coupable Cornélius; mais nul n'avait mis dans l'expression de ce funeste désir l'acharnement qu'y avait mis le bourgeois en question.

Les plus enragés étaient venus au point du jour sur le Buytenhoff pour se garder une meilleure place; mais lui, devançant les plus enragés, avait passé la nuit au seuil de la prison, et de la prison il était arrivé au premier rang, comme nous avons dit, *unguibus et rostro*, caressant les uns et frappant les autres.

Et quand le bourreau avait amené son condamné sur l'échafaud, le bourgeois, monté sur une borne de la fontaine pour mieux voir et être mieux vu, avait fait au bourreau un geste qui signifiait:

—C'est convenu, n'est-ce pas?

Geste auquel le bourreau avait répondu par un autre geste qui voulait dire:

—Soyez donc tranquille.

Qu'était donc ce bourgeois qui paraissait si bien avec le bourreau et que voulait dire cet échange de gestes?

Rien de plus naturel; ce bourgeois était mynheer Isaac Boxtel, qui depuis l'arrestation de Cornélius était, comme nous l'avons vu, venu à la Haye pour essayer de s'approprier les trois caïeux de la tulipe noire.

Boxtel avait d'abord essayé de mettre Gryphus dans ses intérêts, mais celui-ci tenait du boule-dogue pour la fidélité, la défiance et les coups de crocs. Il avait en conséquence pris à rebrousse-poil la haine de Boxtel, qu'il avait évincé comme un fervent ami s'enquérant de choses indifférentes pour ménager certainement quelque moyen d'évasion au prisonnier.

Aussi, aux premières propositions que Boxtel avait faites à Gryphus, de soustraire les caïeux que devait cacher, sinon dans sa poitrine, du moins dans quelque coin de son cachot, Cornélius van Baerle, Gryphus n'avait répondu que par une expulsion accompagnée de caresses du chien de l'escalier.

Boxtel ne s'était pas découragé pour un fond de culotte resté aux dents du molosse. Il était revenu à la charge; mais cette fois, Gryphus était dans son lit, fiévreux et le bras cassé. Il n'avait donc pas même admis le pétitionnaire, qui s'était retourné vers Rosa, offrant à la jeune fille, en échange des trois caïeux, une coiffure d'or pur. Ce à quoi la noble jeune fille, quoique ignorant encore la valeur du vol qu'on lui proposait de faire, et qu'on lui offrait de si bien payer, avait renvoyé le tentateur au bourreau, non seulement le dernier juge, mais encore le dernier héritier du condamné.

Ce renvoi fit naître une idée dans l'esprit de Boxtel.

Sur ces entrefaites, le jugement avait été prononcé; jugement expéditif, comme on le voit. Isaac n'avait donc le temps de corrompre personne. Il s'arrêta en conséquence à l'idée que lui avait suggérée Rosa; il alla trouver le bourreau.

Isaac ne doutait pas que Cornélius ne mourût avec ses tulipes sur le coeur.

En effet, Boxtel ne pouvait deviner deux choses:

Rosa, c'est-à-dire l'amour;

Guillaume, c'est-à-dire la clémence.

Moins Rosa et moins Guillaume, les calculs de l'envieux étaient exacts.

Moins Guillaume, Cornélius mourait:

Moins Rosa, Cornélius mourait, ses caïeux sur son coeur.

Mynheer Boxtel alla donc trouver le bourreau, se donna à cet homme comme un grand ami du condamné, et moins les bijoux d'or et d'argent qu'il laissait à l'exécuteur, il acheta toute la défroque du futur mort pour la somme un peu exorbitante de cent florins.

Mais qu'était-ce qu'une somme de cent florins pour un homme à peu près sûr d'acheter pour cette somme le prix de la société de Harlem?

C'était de l'argent prêté à mille pour un, ce qui est, on en conviendra, un assez joli placement.

Le bourreau, de son côté, n'avait rien ou presque rien à faire pour gagner ses cent florins. Il devait seulement, l'exécution finie, laisser mynheer Boxtel monter sur l'xchafaud avec ses valets pour recueillir les restes inanimés de son ami.

La chose au reste était en usage parmi les fidèles quand un de leurs maîtres mourait publiquement sur le Buytenhoff.

Un fanatique comme l'était Cornélius pouvait bien avoir un autre fanatique qui donnât cent florins de ses reliques.

Aussi le bourreau acquiesça-t-il à la proposition. Il n'y avait mis qu'un seule condition, c'est qu'il serait payé d'avance.

Boxtel, comme les gens qui entrent dans les baraques de foire, pouvait n'être pas content et par conséquent ne pas vouloir payer en sortant.

Boxtel paya d'avance et attendit.

Qu'on juge après cela si Boxtel était ému, s'il surveillait gardes, greffier, exécuteur, si les mouvements de van Baerle l'inquiétaient: comment se placerait-il sur le billot, comment tomberait-il en tombant n'écraserait-il pas dans sa chute les inestimables caïeux; avait-il eu soin au moins de les enfermer dans une boîte d'or, par exemple, l'or étant le plus dur de tous les métaux.

Nous n'entreprendrons pas de décrire l'effet produit sur ce digne mortel par l'empêchement apporté à l'exécution de la sentence. A quoi perdait donc son temps le bourreau à faire flamboyer son épée ainsi au-dessus de la tête de Cornélius au lieu d'abattre cette tête; mais quand il vit le greffier prendre la main du condamné, le relever tout en tirant de sa poche un parchemin; quand il entendit la lecture publique de la grâce accordée par le stathouder, Boxtel ne fut plus un homme. La rage du tigre, de la hyène et du serpent éclata dans ses yeux, dans son cri, dans son geste; s'il eût été à portée de van Baerle, il se fût jeté sur lui et l'eût assassiné.

Ainsi donc, Cornélius vivrait, Cornélius irait à Loevestein; là, dans sa prison, il emporterait les caïeux, et peut-être se trouverait-il un jardin où il arriverait à faire fleurir la tulipe noire.

Il est certaines catastrophes que la plume d'un pauvre écrivain ne peut décrire, et qu'il est obligé de livrer à l'imagination de ses lecteurs dans toute la simplicité du fait.

Boxtel, pâmé, tomba de sa borne sur quelques orangistes mécontents comme lui de la tournure que venait de prendre l'affaire. Lesquels, pensant que les cris poussés par mynheer Isaac étaient des cris de joie, le bourrèrent de coups de poing, qui certes n'eussent pas été mieux donnés de l'autre côté du détroit.

Mais que pouvaient ajouter quelques coups de poing à la douleur que ressentait Boxtel!

Il voulut alors courir après le carosse qui emportait Cornélius avec ses caïeux. Mais dans son empressement, il ne vit pas un pavé, trébucha, perdit son centre de gravité, roula à dix pas et ne se releva que foulé, meurtri, et lorsque toute la fangeuse populace de la Haye lui eut passé sur le dos.

Dans cette circonstance encore, Boxtel qui était en veine de malheur, en fut donc pour ses habits déchirés, son dos meurtri et ses mains égratignées.

On aurait pu croire que c'était assez comme cela pour Boxtel.

On se serait trompé.

Boxtel, remis sur ses pieds, s'arracha le plus de cheveux qu'il put, et les jeta en holocauste à cette divinité farouche et insensible qu'on appelle l'Envie.

Ce fut une offrande sans doute agréable à cette déesse qui n'a, dit la mythologie, que des serpents en guise de coiffure.

XIV

Les pigeons de Dordrecht

C'était déjà certes un grand honneur pour Cornélius van Baerle que d'être enfermé justement dans cette même prison qui avait reçu le savant M. Grotius.

Mais une fois arrivé à la prison, un honneur bien plus grand l'attendait. Il se trouva que la chambre habitée par l'illustre ami de Barneveldt était vacante à Loevestein, quand la clémence du prince d'Orange y envoya le tulipier van Baerle.

Cette chambre avait bien mauvaise réputation dans le château depuis que, grâce à l'imagination de sa femme, M. Grotius s'en était enfui dans le fameux coffre à livres qu'on avait oublié de visiter.

D'un autre côté, cela parut de bien bon augure à van Baerle, que cette chambre lui fût donnée pour logement: car enfin, jamais, selon ses idées à lui, un geôlier n'eût dû faire habiter à un second pigeon la cage d'où un premier s'était si facilement envolé.

La chambre est historique. Nous ne perdrons donc pas notre temps à en consigner ici les détails, sauf une alcôve qui avait été pratiquée pour madame Grotius. C'était une chambre de prison comme les autres, plus élevée peut-être; aussi, par la fenêtre grillée, avait-on une charmante vue.

L'intérêt de notre histoire ne consiste pas dans un certain nombre de descriptions d'intérieur. Pour van Baerle, la vie était autre chose qu'un appareil respiratoire. Le pauvre prisonnier aimait au delà de sa machine pneumatique deux choses dont la pensée seulement, cette libre voyageuse, pouvait désormais lui fournir la possession factice:

Une fleur et une femme, l'une et l'autre à jamais perdues pour lui.

PAGES CANADIENNES

Le père Michel

—Bonjour, Père Michel, m'écriai-je en reconnaissant le nouveau venu, je vois que vous faites ici la guerre au gibier et que vous ne réussissez pas mal, comme d'ordinaire.

—Bonjour, docteur, bonjour! Mais je ne peux pas me plaindre depuis que je fais la gargotte avec François. Pourtant les loups-cerviers sont donc futés cet hiver!... Sapristi, si j'avais su que vous veniez nous voir, je vous aurais bien fait dire de m'apporter de la drogue. J'ai du rognon de castor, ah! pour ça, je n'en manque jamais; mais j'aurais besoin de Sartifida et d'Huile d'Aspic. Tenez, j'en avais composé une il y a deux ans, que les loups-cerviers me suivaient à la piste; si bien, que je ne tendais presque plus au parc, je les prenais quasiment tous à la passée!

Le Père Michel était un beau vieillard d'une taille un peu au-dessus de la moyenne, chez qui la force de la constitution se révélait dans toute l'habitude du corps. Ses larges épaules et son cou nerveux portaient une tête magnifique, dont la chevelure, toute blanche, était encore aussi touffue que celle d'un jeune homme. L'ensemble de sa personne avait cet air de négligence, ce chiffonné qui plaisent tant aux artistes. La vivacité de son regard et de sa parole contrastait avec cette allure lente et mesurée, qu'acquièrent les hommes qui n'ont point épargnés les fatigues et les aventures. Gai d'ordinaire, il tombait quelquefois dans des rêveries silencieuses, dont il n'était pas toujours facile de le faire sortir. C'était un grand conteur: comme il avait beaucoup vu, beaucoup entendu et un peu lu, son répertoire n'était jamais épuisé: il aimait, du reste, autant à conter qu'on aimait à l'entendre. Il savait, sur le bout du doigt, l'histoire de l'Oiseau Figuelnousse, Le Conte du Merle Blanc, beaucoup des histoires de la littérature populaire, des légendes, des récits de chevalerie, et, surtout son histoire à lui, qui n'était pas le moins prisé de ses récits. Le vieux diseur avait une excellente éducation domestique, une assez bonne instruction élémentaire, une coupe heureuse de'sprit; aussi l'écoutait-on avec un intérêt plus qu'ordinaire.

Le Père Michel ne faisait pas partie du personnel du chantier, il se trouvait là en qualité de chasseur. C'est assez l'habitude des anciens trappeurs, qui n'osent plus entreprendre de longues et pénibles chasses et qui redoutent la solicitude, comme presque tous les vieux, de s'aller loger dans un chantier, autour duquel, à quelques lieues à la ronde, ils établissent leurs chemins de plaques et leurs tentures. Ils n'attrapent guère que des lièvres, des perdrix et des loups-cerviers, qui sont comme les reliefs de leurs anciens festins. Si, par hasard, un castor ou une loutre leur tombe entre les mains, il faut voir avec quelle joie ils s'en emparent, avec quelle précautions oratoires d'apparente insouciance ils en parlent à tous ceux qu'ils rencontrent, quand ce ne serait qu'un castor errant!

Après avoir déposé, en entrant, son gibier dans un coin, le Père Michel était venu me donner la main et s'était assis près de moi, pour entamer, en avancement d'hoirie, un bout de conversation.

—Mais, dites donc, quelle bonne idée vous avez eue de venir nous voir. Si j'avais su ça, je vous aurais conservé une queue de castor pour vous régaler: avec ça qu'ils sont gras les castors cet hiver, celui que j'ai pris il y a quinze jours faisait envie à voir.

—Vous ne ferez jamais votre paix avec les castors, Père Michel?

—Que voulez-vous?. A dire le vrai, je crois que je ne serais pas bien reçus si je me présentais dans le paradis des castors, comme disent les sauvages. Enfin, dans la peau mourra le renard comme dit le proverbe!... Mais à propos, vous souvenez-vous de notre pêche aux flétans, de votre gros flétan de sept pieds... et du mirage?

Ici le Père Michel me rendait des points; mon flétan de sept pieds (il n'en avait réellement que six et demi) valait bien son castor, si gras qu'il fut. Que voulez-vous? J'avais fait mes premières lignes de pêcheur de flétans avec le Père Michel: en rappelant la journée que nous avions passée ensemble sur les fonds, il touchait à un souvenir agréable pour tous deux.

Une digression.

Aussi, était-ce une belle et tiède journée du mois de juillet que celle dont mon vieil ami venait de me parler. Au moment où il en évoquait le ressouvenir, nous étions au mois de janvier, au milieu de la forêt enveloppée de neiges; l'hiver charroyait avec fracas d'énormes glaçons sur le fleuve à l'endroit même où le jour dont il s'agit notre berge reposait mollement sur l'onde, retenue par son grappin.

Oui, c'était une belle journée et nous fîmes une bonne pêche! J'ai tant de plaisir à me les remémorer, que je veux un instant oublier que je suis dans les chantiers, pour en parler un peu.

La pêche au flétan est bien une des pêches les plus intéressantes que je connaisse; une véritable guerre qui demande une tactique particulière.

Les engins de cette pêche consistent en une ligne d'une quarantaine de brasses au moins, soigneusement roulée sur un cadre de bois qu'on nomme carrette, un harpon, une hache et une gaffe. La ligne, semblable à celles dont on se sert pour la pêche à la morue, porte une cale de plomb, dont le poids varie selon la force des courants au milieu desquels on pêche; de l'extrémité de cette cale partent deux avançons, armés chacun d'un gros haim ou croc.

Le flétan est difficile, il faut lui servir pour bouete du poisson très frais, autrement il ne donne pas. Il mord, d'ordinaire, fort doucement, en produisant sur la main du pêcheur la sensation d'un poids considérable ajouté à la ligne.

Dès qu'un flétan a mordu à l'une des lignes de ceux qui pêchent dans la même embarcation, l'heureux pêcheur donne avis aux autres, qui tous retirent promptement leurs lignes: car autrement il y aurait danger de voir toutes ces lignes se mêler pendant la lutte avec l'animal. Ceci fait, on accroche, c'est-à-dire qu'un coup sec fait entrer le croc dans la gueule du flétan. Alors le poisson part et il faut, en ménageant cependant une certaine résistance, lui donner de la ligne; autrement il briserait tout, ou vous seriez obligé de tout laisser aller, comme cela arrive quelquefois; puisque l'on prend des flétans qui ont des crocs attachés aux cartillages des mâchoires. Un pêcheur m'a même dit qu'il avait pris un flétan de neuf pieds, lequel avait sept crocs dans la gueule; mais je ne garantis pas l'exactitude du fait.

On donne donc de la ligne, mais avec parcimonie, jusqu'à ce que la traction opérée par le flétan diminue; alors, on reprend la ligne, sans secousse. Toute cette opération se renouvelle autant de fois qu'il est nécessaire, pour fatiguer l'énorme poisson, noyer le nimal près de l'embarcation; s'il résiste encore, à cinq ou six flétan, en terme du métier.

Enfin, on attire doucement l'apieds dans l'eau on le harponne, sinon de suite on le gaffe par la tête. Au besoin, on lui sépare l'épine dorsale en deux, d'un coup de hache.

Une fois l'animal embarqué, il se débat et frappe l'intérieur de la chaloupe à coups redoublés de sa puissante queue; si alors le flétan menace de devenir trop incommode, on l'assomme d'un coup de tête de hache entre les deux yeux.

Voici, en peu de mots et en gros, ce que la pêche au flétan, pleine d'émotions, de fatigue et d'entrain, pour peu qu'on soit chanceux; tout cela ayant lieu sur les grandes eaux salées du Saint-Laurent, à une ou deux lieues au large, par un temps calme et dans la plus belle saison.

Notre pêche avait été heureuse cette fois-là: à une heure de l'après-midi, nous avions pris cinq beaux flétans, tous vigoureux et que, par conséquent, nous avions eu le plaisir de ligner chacun plusieurs fois. Le dernier capturé venait de cesser de débattre au fond de la berge; le bruit des derniers coups frappés sur le vaigrage, par sa large queue, s'était éteint dans le silence qui régnait en ce moment.

Il faisait un calme parfait; la mer était comme de l'huile; de petites vapeurs déliées et légères s'élevaient de la surface des eaux. A la douce tiédeur de l'air, au calme des ondes, tout autour de nous semblait enseveli dans un demi-sommeil plein de douce langueur, vraie sieste de la nature au milieu d'un beau jour d'été.

A notre droite se déroulaient à l'horizon, comme un ruban bleu, les côtes du nord; à notre gauche étaient l'Ile Saint-Barnabé, et, plus loin, l'amphithéâtre que forment les contreforts des montagnes de la côte sud; en avant de nous, l'Ile du Bic et le Biquet; en arrière, les eaux à perte de vue; à distance autour de nous, quelques berges de pêcheurs, des canots de chasseurs à la pourcie, et quelques grands navires à l'accalmie au large.

Le phénomène du mirage est fréquent sur le fleuve Saint-Laurent; mais quelquefois il se présente avec des splendeurs qui défient toute description; c'est un spectacle de ce genre qui commençait, en ce moment, à se dérouler devant nous.

Les Napolitains, à qui on voudrait enseigner à se vendre, à s'enivrer et à se déchirer dans les élections, ou bien à s'ensevelir dans les mines pour la plus grande gloire du régime constitutionnel, et qui ont le mauvais goût de trouver plus agréable de se chauffer au soleil, comme du temps du bon roi Ferdinand II, les Napolitains appellent poétiquement le mirage Les enchantements de la Fée Morgane.

La Fée Morgane vint donc, ce jour-là, étendre avec une complaisance extraordinaire sa baguette enchanteresse sur le grand fleuve qu'elle visite souvent. Alors tous les objets commencèrent à se mouvoir lentement, en changeant de forme et d'aspect. Les uns s'élevaient au-dessus de l'eau en prenant des contours fantastiques, les autres semblaient descendre dans des ondes d'une transparence extrême, où ils apparaissaient comme autant de fantaisies de dimensions colossales, au fond d'un aquarium géant.

Les navires du large se montraient, tantôt avec une coque immense surmontée de toutes petites mâtures, tantôt avec d'énormes antennes portées sur une charpente à peine visible.

Quelquefois, dans ces changements incessants d'effets scéniques, l'image des objets apparaissait dans les airs et renversée; quelquefois deux figures du même objet se montraient, juxtaposées l'une à l'autre, de telle façon que deux images d'un navire, par exemple, se dessinaient, l'une portée sur la surface de l'onde et droite sur sa quille, l'autre flottant dans l'air et la voilure en bas. Dans cet effet d'optique, deux embarcations se touchaient par l'extrémité des mâts, deux îlôts couverts de verdure, par le sommet des arbres.

Les îles voisines prenaient les contours les plus variés et les plus féériques; des clochers, des dômes, des minarets, des palais, des tours, des murailles, s'élevaient graduellement dans un lointain vaporeux, pour de suite faire place aux dessins les plus bizarres.

Tout cela était baigné dans une atmosphère d'une douceur délicieuse, qui fondait les contours de tous les objets et leur prêtait une couleur particulière, dans des tons si chauds qu'il semble impossible de les voir jamais reproduits par le pinceau des artistes.

Il y avait des instants où tout disparaissait; alors nous demeurions comme suspendus dans un milieu indéfinissable, espèce de vide apparent, à travers lequel nulle forme, à nous étrangère, ne se laissait voir. "C'est comme une vision de rien!" disait un de mes compagnons de pêche, dans son langage pittoresque. Il y eut un moment où cet isolement de tout fit soudainement place à une apparition réellement fantasmagorique.

Un petit canot de chasse, monté de deux hommes nageant debout à l'aviron, s'était approché tout près de nous, sans nous voir et sans être vu. Le mirage nous le découvrit tout à coup arrivant sur notre embarcation: mais dans des proportions telles que les chasseurs faisaient l'effet de deux géants, dominant notre esquif de leur taille et semblables à des ogres prêts à faire de nous leur proie. L'apparition fut si subite et si étrange que tous nous poussâmes une exclamation, ne nous rendant pas de suite compte de ce qui nous menaçait ainsi.

Ces effets de mirage, se produisant comme dans un kaleïdoscope, durèrent, avec une intensité qui variait d'un moment à l'autre, pendant environ une demi-heure. La science explique plus ou moins ce phénomène; mais rien de ce que peut faire ou imaginer l'homme n'est capable de donner une idée de sa magnificence.

Jamais, pour ma part, je ne l'avais vu se manifester dans les conditions de splendeur qu'il affecta cette fois: le Père Michel était tellement de cet avis, lui aussi, que je ne l'ai presque pas rencontré de fois depuis qu'il ne m'en ait parlé.

La cuisine au chantier

Un temps de calme, assez long pour se remettre en mémoire ce que je viens de décrire, avait suivi les derniers mots du Père Michel. Le silence était venu de ce que, comme moi sans doute, il aimait à faire passer en revue devant son imagination les visions de cette délicieuse journée.

—Dis donc, François, exclama le Père Michel, en revenant de sa courte rêverie, je m'aperçois que tu t'es mis à faire quelque chose d'extra pour le souper. On ne mangera pas de catalognes ce soir. M'est avis que ton civet ne sera pas trop chétif: du lièvre, de la perdrix et du lard bien mitonnés ensemble, ça n'est pas à jeter aux chiens; mais il faudrait avec cela quelque chose de fine bouche, pour servir comme qui dirait de dessert. Tiens, ajouta le vieux, en décochant de mon côté un coup-d'oeil narquois, je vais faire un Rat-musqué.

Or je dois d'apprendre à mon lecteur, comme je l'appris moi-même, ce que c'est qu'un Rat-musqué à la Père Michel, selon que dirait le menu de tous les restaurants de quelqu'importance, si les restaurateurs savaient préparer ce mets succulent.

Le meilleur moyen, sans aucun doute, d'initier à ce secret culinaire ceux qui lirent ces lignes, c'est de décrire le procédé, tel que je le vis pratiquer sous mes yeux par un grand maître, dans le camp du chantier des Deux-Rivières.

D'abord le Père Michel se lava consciencieusement les mains; ce qui n'était pas de luxe, après avoir toute la journée manigancé la drogue à loup-cervier, comme il nous le dit avec une franchise qui lui fait honneur.

Ceci fait, le Père Michel mit dans un grand plat de la farine dont, avec addition d'eau chaude, il fit une pâte solide; laquelle pâte, une fois à peu près confectionnée, fut étendue sur la table au moyen d'une bouteille vide. Je dois dire, pour être exact et pour être juste, que la table avait été, préalablement, recouverte d'un linge parfaitement net et saupoudré de fine fleur de farine.

Lhabile artiste assaisonna de beurre cet appétissant feuillet de pâte, puis il roula le tout, avec de soin qu'un noble prend à plier ses parchemins, enveloppant dans les replis de la pâtisserie la copieuse couche de beurre qu'il y avait déposée. La masse fut ensuite pétrie, incorporée et arrangée dans la forme voulue: c'est-à-dire, en un gros cylindre arrondi des bouts, ressemblant au tronc d'un rat-musqué.

A cette phase du procédé, le Père Michel mit sur le feu un grand chaudron dans lequel il versa un peu d'eau, pour y déposer l'énorme gâteau de pâte qu'il arrosa incontinent d'un grand pot de melasse.

Le tout n'avait point été longtemps sur le feu qu'une odeur de tire se répandit dans la cabane, en un fumet délicieux.

La cuisson terminée, le Père Michel leva le couvert et nous montra, s'élevant triomphalement au-dessus d'une mare de melasse à demi candie, le dos brun marron de son rat-musqué.

Or le rat-musqué du Père Michel avait, je vous l'affirme, une apparence superbe et, je puis ajouter, un goût délicieux, comme j'eus l'occasion de le constater un peu plus tard.

Pilule pour le foie.—Beaucoup des malaises dont se plaignent les hommes tirent leur origine du mauvais fonctionnement du foie qui est un organe délicat, sujet à des dérangements produits par des habitudes irrégulières ou le manque de soin dans le boire et le manger. C'est là la raison du grand nombre de remèdes régularisant l'action du foie qu'on offre au public. De ceux-ci nul n'est supérieur aux Pilules Végétatives de Parmelee. Leur action quoique douce est efficace et les personnes les plus délicates peuvent s'en servir.

Il se trompait par bonheur, le bon van Bearle! Dieu, qui l'avait, au moment où il marchait à l'échafaud, regardé avec le sourire d'un père, Dieu lui réservait au sein même de sa prison, dans la chambre de M. Grotius, l'existence la plus aventureuse que jamais tulipier ait eue en partage.

Un matin, à sa fenêtre, tandis qu'il humait l'air frais qui montait du Wahal et qu'il admirait dans le lointain, derrière une forêt de cheminées, les moulins de Dordrecht, sa patrie, il vit des pigeons accourir en foule de ce point de l'horizon et se percher tout frissonnants au soleil sur les pignons aigus de Loevestein.

Ces pigeons, se dit van Bearle, viennent de Dordrecht et par conséquent ils y peuvent retourner. Quelqu'un qui attacherait un mot à l'aile de ces pigeons courrait la chance de se faire passer de ses nouvelles à Dordrecht, où on le pleure.

Puis, après un moment de rêverie:

Ce quelqu'un-là, ajouta van van Baerle, ce sera moi.

On est patient quand on a vingt-huit ans et qu'on est condamné à une prison perpétuelle, c'est-à-dire à quelque chose comme vingt-deux ou vingt-trois mille jours de prison.

Van Baerle, tout en pensant à ses trois caïeux, car cette pensée battait toujours au fond de sa mémoire comme bat le coeur au fond de la poitrine, van Baerle, disons-nous, tout en pensant à ses trois caïeux, se fit un piège à pigeons. Il tenta ces volatiles par toutes les ressources de sa cuisine, dix-huit sous de Hollande par jour, —douze sous de France,—et au bout d'un mois de tentations infructueuses, il prit une femelle.

Il mit deux autres mois à prendre un mâle; puis il les enferma ensemble, et vers le commencement de l'année 1673, ayant obtenu des oeufs, il lâcha la femelle, qui, confiante dans le mâle qui les couvait à sa place, s'en alla toute joyeuse à Dordrecht avec son billet sous son aile.

Elle revint le soir.

Elle avait conservé le billet.

Elle le garda ainsi quinze jours, au grand désappointement d'abord, puis ensuite au grand désespoir de van Baerle.

Le seizième jour enfin elle revint à vide.

Or, van Baerle adressait ce billet à sa nourrice, la vieille Frisonne, et suppliait les âmes charitables qui le trouveraient de le lui faire remettre le plus sûrement et le plus promptement possible.

Dans cette lettre, adressée à sa nourrice, il y avait un petit billet adressé à Rosa.

Dieu, qui porte avec son souffle les grains de ravenelles sur les murailles des vieux châteaux et qui les fait fleurir dans un peu de pluie, Dieu permit que la nourrice reçut cette lettre.

Et voici comment:

En quittant Dordrecht pour la Haye et la Haye pour Gorcum, mynheer Isaac Boxtel avait avait abandonné non seulement sa maison, non seulement son domestique, non seulement son observatoire, non seulement son télescope, mais encore ses pigeons.

Le domestique, qu'on avait laissé sans gages, commença par manger le peu d'économies qu'il avait, puis ensuite il se mit à manger les pigeons.

Ce que voyant les pigeons, ils émigrèrent du toit d'Isaac Boxtel sur le toit de Cornélius van Baerle.

La nourrice était un bon coeur qui avait besoin d'aimer quelque chose. Elle se prit de bonne amitié pour les pigeons qui étaient venus lui demander l'hospitalité, et quand le domestique d'Isaac réclama pour les manger les douze ou quinze derniers comme il avait mangé les douze ou quinze premiers, elle offrit de les lui racheter, moyennant six sous de Hollande la pièce.

C'était le double de ce que valaient les pigeons: aussi le domestique accepta-t-il avec une grande joie.

La nourice se trouva donc légitime propriétaire des pigeons de l'envieux.

C'étaient ces pigeons mêlés à d'autres qui, dans leur pérégrination, visitaient la Haye, Loevestein, Rotterdam, allant chercher sans doute du blé d'une autre nature, du chènevis d'un autre goût.

Le hasard, ou plutôt Dieu, Dieu que nous voyons, nous, au fond de toute chose, Dieu avait fait que Cornélius van Baerle avait pris justement un de ces pigeons-là.

Il en résulte que si l'envieux n'eût pas quitté Dordrecht pour suivre son rival à la Haye d'abord, puis ensuite à Gorcum ou à Loevestein, comme on voudra, les deux localités n'étant séparées que par la jonction du Wahal et de la Meuse, c'eût été entre ses mains et non entre celles de la nourrice que fût tombé le billet écrit par van Baerle, de sorte que le pauvre prisonnier, comme le corbeau du savetier romain, eût perdu son temps et ses peines, et qu'au lieu d'avoir à raconter les événements variés qui, pareils à un tapis aux mille couleurs, vont se dérouler sous notre plume, nous n'eussions eu à décrire qu'une longue série de jours, pâles, tristes et sombres comme le manteau de la nuit.

Le billet tomba donc dans les mains de la nourrice de van Baerle.

Aussi vers les premiers jours de février, comme les premières heures du soir descendaient du ciel laissant derrière elles les étoiles naissantes, Cornélius entendit dans l'escalier de la tourelle une voix qui le fit tressaillir.

Il porta la main à son coeur et écouta.

C'était la voix douce et harmonieuse de Rosa.

Avouons-le, Cornélius ne fut pas si étourdi de surprise, si extravagant de joie qu'il l'eût été sans l'histoire du pigeon. Le pigeon lui avait en échange de sa lettre rapporté l'espoir dans son aile vide, et il s'attendait chaque jour, car il connaissait Rosa, à avoir, si le billet lui avait été remis, des nouvelles de son amour et de ses caïeux.

Il se leva, prêtant l'oreille, inclinant le corps du côté de la porte.

Oui, c'étaient bien les accents qui l'avaient ému si doucement à La Haye.

Mais maintenant Rosa, qui avait fait le voyage de La Haye à Loevestein: Rosa qui avait réussi, Cornélius ne savait comment, à pénétrer dans la prison: Rosa parviendrait-elle aussi heureusement à pénétrer jusqu'au prisonnier?

Tandis que Cornélius, à ce propos, échafaudait pensée sur pensée, désirs sur inquiétudes, le guichet placé à la porte de sa cellule s'ouvrit, et Rosa brillante de joie, de parure, belle surtout du chagrin qui avait pâli ses joues depuis cinq mois, Rosa colla sa figure au grillage de Cornélius en lui disant:

—Oh monsieur! monsieur, me voici.

Cornélius étendit les bras, regarda le ciel et poussa un cri de joie.

—Oh! Rosa, Rosa! cria-t-il.

—Silence! parlons bas, mon père me suit, dit la jeune fille.

—Votre père!

—Oui, il est là dans la cour au bas de l'escalier, il reçoit les instructions du gouverneur, il va monter.

—Les instructions du gouverneur?...

—Ecoutez, je vais tâcher de tout vous dire en deux mots: Le stathouder a une maison de campagne à une lieue de Leyde, une grande laiterie, pas autre chose: c'est ma tante, sa nourrice, qui a la direction de tous les animaux qui sont renfermés dans cette métairie. Dès que j'ai reçu votre lettre, votre lettre que je n'ai pas pu lire, hélas! mais que votre nourrice m'a lue, j'ai couru chez ma tante, là je suis resté jusqu'à ce que le prince vint à la laiterie, et quand il y vint, je lui demandai que mon père troquât ses fonctions de premier porte-clefs de la prison de la Haye contre les fonctions de geôliers à la forteresse de Loevestein. Il ne se doutait pas de mon but: s'il l'eût connu, peut-être eût-il refusé; au contraire, il accorda.

—De sorte que vous voilà.

—Comme vous voyez.

—De sorte que je vous verrai tous les jours?

—Le plus souvent que je pourrai.

—O Rosa! ma belle madone Rosa! dit Cornélius, vous m'aimez donc un peu?

—Un peu... dit-elle, oh! vous n'êtes pas assez exigeant, monsieur Cornélius.

Cornélius lui tendit passionnément les mains, mais leurs doigts seuls purent se toucher à travers le grillage.

—Voici mon père! dit la jeune fille.

Et Rosa quitta vivement la porte et s'élança vers le vieux Gryphus qui apparaissait au haut de l'escalier.

XV

Le guichet

Gryphus était suivi du molosse.

Il lui faisait faire sa ronde pour qu'à l'occasion il reconnût les prisonniers.

—Mon père, dit Rosa, c'est ici la fameuse chambre d'où M. Grotius s'est évadé; vous savez, M. Grotius?

—Oui, oui, ce coquin de Grotius; un ami de ce scélérat de Barneveldt, que j'ai vu exécuter quand j'étais enfant. Grotius! ah! ah! c'est de cette chambre qu'il s'est évadé. Eh bien, je réponds que personne ne s'en évadera après lui.

Et, en ouvrant la porte, il commença dans l'obscurité son discours au prisonnier.

Quant au chien, il alla en grognant flairer les mollets du prisonnier, comme pour lui demander de quel droit il n'était pas mort, lui qu'il avait vu sortir entre le greffier et le bourreau.

Mais la belle Rosa l'appela, et le molosse vint à elle.

—Monsieur, dit Gryphus en levant sa lanterne pour tâcher de projeter un peu de lumière autour de lui, vous voyez en moi votre nouveau geôlier. Je suis chef des porte-clefs et j'ai les chambres sous ma surveillance. Je ne suis pas méchant, mais je suis inflexible pour tout ce qui concerne la discipline.

—Mais je vous connais parfaitement, mon cher monsieur Gryphus, dit le prisonnier en entrant dans le cercle de lumière que projetait la lanterne.

—Tiens, tiens, c'est vous, monsieur van Baerle, dit Gryphus; ah! c'est vous; tiens, tiens, tiens, comme on se rencontre!

(*A suivre.*)

A Travers les Prairies

Edmonton, Alta., 19 juin 1914.
Monsieur le Rédacteur de
L'Action Sociale, Québec.

Cher Monsieur,

Me voici bien en retard avec ma seconde lettre, mais aussi, il faut savoir compter, dans l'Ouest, avec la saison des pluies qui surviennent généralement en juin, durent souvent jusqu'en juillet, avec tous les inconvénients que l'on sait. La terre ordinairement très grasse, devient, en peu de temps, boueuse, gluante, et, à travers les chemins non améliorés de la campagne, il arrive qu'il est à peu près impossible de circuler. Ceci donne lieu quelquefois à des scènes amusantes et cocasses, mais aussi à des passes de mauvaise humeur que l'on n'arrive pas toujours facilement à maîtriser. Par ces temps de température maussade, on ne compte pas les voitures automobiles et les camions aux lourdes charges, enlisés, un peu partout sur les côtes du chemin. Alors il n'y a qu'une chose à faire, ou s'atteler à sa voiture—ce que personne ne tente—ou attendre *placidement* le beau temps.

Tout le monde connait l'histoire de ce colon revenant, un jour, du bureau des terres de Winnipeg, à la prochaine station de chemin de fer, les pieds gros comme des chaudrons. A un compagnon lui demandant des nouvelles de son voyage: eh bien, dit-il, j'ai si bien réussi que je traine, comme tu le vois, toute ma propriété, sur mes talons. J'ai d'un côté, mon homestead, et de l'autre, ma préemption!... Mais si ces terres s'imprègnent très vite, elles sèchent aussi rapidement. Et, passé la saison des pluies, on jouit, le plus souvent, d'une température très supportable, en toute saison.

Cette année, il a plu, par exception, dans l'Alberta et certaines régions de la Saskatchewan, pendant plusieurs jours consécutifs, au point que plusieurs ponts ont été emportés, sur les petites rivières, et que le chemin de fer faisant le service très imparfait d'Athabaska-Landing, du côté de Grouard et la Rivière la Paix, a dû suspendre, pour quelques jours, sa lamentable circulation. Voilà pourquoi, ayant souffert, comme tant d'autres, de la mauvaise température, j'arrive très en retard, et me trainant péniblement les pieds!...

Je m'étais engagé, dans cette lettre de parler de préférence des terres manitobaines, et des centres canadiens que l'on rencontre, un peu partout, dans les provinces de l'Ouest, dans le Manitoba, surtout. Et, quand on parle de centres ou de paroisses canadiennes, on doit comprendre également, desservies par des prêtres de même origine, ou à mentalité française, et tout au moins, parlant facilement la langue du pays.

C'est une vérité très consolante à dire que l'on rencontre, dans tous les diocèses de l'Ouest, un contingent beaucoup plus considérable qu'on ne serait généralement porté à le croire, de bons prêtres canadiens. Ils viennent d'un peu partout, comme venaient nos pères, surtout de la province-mère, comme, du reste, la plupart de nos compatriotes qui émigrent en ce pays. Voilà pourquoi, lorsqu'on descend dans ces villages où l'on retrouve, avec la gaieté franche, la cordiale et généreuse hospitalité de la race, l'on se croit si facilement chez soi.

Les villages canadiens des provinces-soeurs se sentant évidemment d'un système d'arpentage différant absolument du nôtre, sont, en général, moins considérables et moins denses que les nôtres, bien qu'ils soient parfois aussi coquettement bâtis. Cela peut tenir encore à cette raison particulière, que les vieilles gens de nos paroisses aiment à finir leurs jours, et à se bâtir, comme conséquence, près du clocher de leurs églises, alors que l'on n'a guère eu le temps de vieillir, dans ces pays neufs, où tout respire la joie de vivre, et la belle insouciance des jeunes années.

Quoi qu'il en soit de ces raisons spécieuses ou réelles, la campagne du Manitoba surtout, où le sol des prairies est ordinairement si égal et si plan que la vue s'étend, sans obstacles, aussi loin qu'elle peut atteindre, présente l'aspect d'un véritable désert, tant les fermes qui surgissent çà et là, comme des oasis entourées d'un ruban de verdure, paraissent petites et espacées.

Dans l'Est, en effet, les terres s'alignent sur un front semblable mesurant plus au moins quatre âcres de large sur vingt-cinq de long. Les maisons de ferme s'échelonnant à peu de distance, l'une de l'autre, sur le même chemin de front, donne plus qu'ici l'apparence d'un pays avantageusement peuplé.

Dans l'Ouest, au contraire, excepté peut-être pour les terrains de rivières qui obéissent à des dispositions particulières, l'unité cadastrale est, le mille carré, on l'appelle: *la section*. Cette section est ensuite divisée elle-même en quatre parties égales formant chacune quatre terres de cent soixante âcres; c'est le *homestead* ou *quart de section*, où l'on peut, tout au plus, les circonstances le permettant, se placer quatre ensemble, sur les quatre coins les plus rapprochés l'un de l'autre, ce qui se fait ordinairement, par exception.

Une autre chose encore dont j'aurai l'occasion de parler ailleurs, c'est que nos bâtisses de ferme ont tout autre apparence que la plupart de celles que nous voyons ici.

J'ai eu la bonne fortune de visiter tout récemment encore, les plus florissantes paroisses canadiennes du Manitoba. C'set ainsi que j'ai pu sous ce rapport, apprécier: Saint-Charles, Saint-François-Xavier, Elie, Saint-Eustache, du côté de l'Ouest; Sainte-Rose du Lac, Sainte-Amélie, du côté du Nord; Deloraine, au sud-ouest; Sainte-Anne, au sud-est; et, comme dirait l'Anglais, *the last but not the least*, Saint-Norbert, La Salle, Sainte-Agathe, Saint-Pierre, Saint-Malo, Sainte-Elizabeth, Saint-Jean-Baptiste, Letellier, Saint-Joseph et quelques autres encore, couvrant, dans la plus grande partie de son étendue, toute la vallée de la Rivière Rouge, du côté du sud.

J'ai visité, par exemple, à Elie, une ferme considérable, très bien bâtie, très bien aménagée sous tous rapports la ferme Bénard, du nom de son propriétaire, qui est en même temps le député de l'endroit. Le système de culture est mixte, et se trouvant à peine à trente-cinq milles de Winnipeg, accommodée de deux chemins de fer qui la traversent, cette ferme me parait l'une des plus prospères et des plus avantageusement situées du pays.

Le seul désavantage des terres d'Elie est celui dont ont généralement à souffrir les fermes échelonnées, sur la surface trop plane, trop uniforme, souvent trop basse de la grande prairie. L'égouttement et le drainage pratiqués à propos et avec intelligence, amélioreraient notablement ce sol très productif de sa nature, et le débarrasseraient en même temps, de certaines mauvaises herbes que l'on rencontre, un peu là comme ailleurs, en certains endroits. Le curé actuel d'Elie est l'abbé Bouillon, originaire de Rimouski, le sympathique missionnaire colonisateur que tout le monde connaît.

Tout de même, dans l'opinion du grand nombre, la vallée de la Rivière Rouge, malgré tout le bien que l'on puisse penser ou dire de quelques autres centres de cette immense province, de Portage la Prairie, par exemple, que l'on appelle communément le jardin de l'Ouest, et de Brandon, le pays du blé, le bassin de la Rivière Rouge parait réunir le plus grand nombre d'avantages possibles, et sous le rapport de la qualité et de la fertilité des terres, et sous le rapport du climat.

Et les paroisses de Saint-Pie, de Letellier, de Saint-Jean-Baptiste et de Saint-Pierre méritent, à mon sens, et sans rien enlever à la réputation des autres, une mention spéciale que je me plais à leur attribuer. Non seulement on y vit comme dans la province de Québec, mais encore on y préconise les méthodes de culture que l'on applique si avantageusement chez nous.

J'ai vu, dans ces paroisses, de belles étables, de beaux troupeaux de vaches laitières, de moutons, de porcs et de volailles, enfin tout ce que les cultivateurs de l'Est utilisent avec profit. On sème du mil—le trèfle n'ayant pas encore suffisamment fait ses preuves,—des fourrages verts, des champs de blé-d'Inde, de la luzerne, on parque le bétail sur les terres, et l'on s'efforce d'utiliser tous les engrais. Et, c'est cela la culture mixte qui est aussi avantageuse tant pour les fermiers de l'Ouest que pour ceux de l'Est, et que l'on devrait essayer d'introduire partout. C'est la culture payante, par excellence, attendu qu'elle est la plus sûre et la moins coûteuse, en même temps que celle qui s'adapte le mieux à tous les climats et à tous les pays.

Hélas, tout s'épuise en ce bas monde, même les terres les plus productives du Manitoba. C'est ainsi que de belles fermes qui rapportaient autrefois de trente à quarante boisesaux à l'âcre, n'en savent plus rendre que neuf ou dix aujourd'hui.

Il faut donc bien le reconnaître, à force de semer le blé, l'avoine, l'orge et le lin à outrance, les vieilles propriétés de cette province commencent à donner des signes évidents de fatigue et de faiblesse, que jusqu'ici on ne leur connaissait pas. Il faut changer, améliorer, à tout prix, les méthodes de culture, si l'on veut rendre à la terre les éléments indispensables de sa première fertilité.

C'est ce qu'ont très bien compris les cultivateurs de Letellier, ne faisant, du reste, que répondre en cela, à la poussée irrésistible, et à la louable et intelligente initiative de leur curé. M. l'abbé Jutras, est non seulement un bon prêtre, dans le meilleur sens du mot, mais encore un curé patriote qui sait également s'intéresser au bien-être matériel de tous ses paroissiens. En chirurgien expert, habile, pratique, il eût tôt fait de trouver le mal qui menaçait de ruiner les siens. Il se souvint à propos, de ce que ses ancêtres savaient faire dans Québec. Il prêcha, par la parole et par l'exemple, les méthodes de culture dont il est en train de faire bénéficier toute la contrée. Ce fut le salut des gens de Letellier, qui, alors que tant d'autres se ruinaient avec leurs procédés de monoculture, au cours de deux années mauvaises, réussirent eux parfaitement à se tenir debout, et à retrouver même le rendement des bonnes années.

C'est, sans doute, pour reconnaître son juste mérite, et le donner comme exemple au travail des autres, que Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface vient de nommer, sur le modèle de ceux de Québec, M. l'abbé Jutras missionnaire agricole pour le diocèse de Saint-Boniface, Manitoba.

M. Jutras est à la hauteur de la tâche, et son expérience en la matière ne manquera pas de rendre d'appréciables services à son pays. Aussi bien, pour ma part, et au nom de la noble association que je représente, je considère, non seulement comme un honneur, mais même comme un privilège, de saluer en M. Jutras, qui est maintenant pour moi plus qu'une simple connaissance, le premier missionnaire agricole de l'Ouest canadien! D'autres savent déjà marcher sur ses traces, en particulier M. le curé St-Amant, de Saint-Jean-Baptiste, qui cultive avec succès, dans sa paroisse, toutes les oeuvres d'action sociale que nous avons chez nous. Il organise actuellement, à l'occasion de la Saint-Jean-Baptiste, un congrès régional où seront traitées les plus importantes questions.

Il me reste encore à dire un mot de l'Alberta et de la Saskatchewan, et à parler surtout des avantages et des désavantages de la culture de l'Ouest, de ceux qui doivent ou n'y doivent pas venir, de la meileure manière de s'y créer une existence possible, et aussi des illusions favorables ou contraires que l'on se fait si facilement là-bas. Ce sera la matière de la *prochaine instruction*. Les choses que l'on écrit ne pouvant guère ennuver que ceux qui veulent bien les lire, on peut *prêcher* sans crainte, aussi longtemps qu'on veut, sur n'importe quel sujet. Aussi, en annonçant quelqu'autre prochaine correspondance, je suis bien sûr de n'importuner personne, excepté, peut-être, les typos. Mais, si j'ai bien lu, dans ma dernière lettre, les fautes impardonnables qu'ils m'ont fait commettre, ils me doivent bien quelque compensation, ces messieurs-là!...

Croyez-moi, bien, cher monsieur le Rédacteur,

Votre tout dévoué en N. S.

B. Ed. Martin, ptre, M. A.

LES JAPONAIS DANS LE MICHIGAN

Une menace pour les fermiers de cet état.

Lansing, Michigan, 8.—La nouvelle de l'arrivée prochaine de 400 Japonais qui viennent s'établir dans le comté d'Alger pour y travailler dans les fermes, semble devoir provoquer une campagne comparable à la campagne contre les étrangers en Californie.

Les organisations ouvrières ont fait entendre des protestations et les autorités de l'Etat commencent à s'inquiéter. A moins qu'il ne soit bientôt mis un terme à l'afflux des étrangers dans la péninsule nord, la question du droit de propriété pour les étrangers sera probablement l'une des questions les plus agitées aux prochaines élections.

La nouvelle de l'arrivée de cette colonie japonaise a été annoncée par M. Joseph A. Jeffrey, "Land Commissionner" d'une compagnie de chemin de fer du nord de l'Etat.

Le Board of Agriculture de l'Etat a déclaré que le mouvement qui commençait constituait une menace pour les fermiers du Michigan, on s'efforcera de les protéger en soumettant à la législature un projet de loi refusant aux Japonais le droit de propriété foncière. La question est considérée comme exigeant une prompte solution.

La région dans laquelle les agents d'immigration pensent installer les Japonais n'a été drainée que récemment et est propre à la culture des légumes.

LES ELECTIONS AU MEXIQUE

A Mexico presque tous les électeurs s'abstiennent.

Mexico, 8.—Les élections présidentielles, législatives et sénatoriales ont eu lieu aujourd'hui dans toute la partie du Mexique soumise au gouvernement de Huerta. A Mexico, il y a eu abstention presque totale de la part des électeurs et une complète indifférence partout.

Huerta parait être le candidat favori pour la présidence et le général Blanquet, actuellement ministre de la guerre, pour la vice-présidence.

Tous les députés et tous les sénateurs sont réélus.

Le roi des Chenes.

Jusqu'ici, ce titre appartenait au fameux chêne-chapelle d'Allouville-Belle-Fosse en Normandie, avec sa circonférence de 32 pieds.

Malheureusement cet arbre célèbre, classé parmi les monuments historiques, est arrivé aujourd'hui à une décrépitude et une vétusté extrêmes. Agé d'au moins 900 ans, il se meurt lentement et irrémédiablement. Lorsqu'il sera définitivement vaincu par la tourmente, sa disparition marquera non seulement celle du doyen, mais aussi celle du roi des chênes de France.

Ce géant de l'espèce végétale a perdu son titre par la récente découverte, près de Charleston, Caroline du Sud (E.-U.), d'une chêne ayant plus de 35 1-2 pieds.

Les nombreuses branches de ce colosse s'étendent à une distance d'au moins 160 pieds et, quoique âgé de plusieurs centaines d'années, comme en témoignent ses dimensions phénoménales, il retrouve, chaque printemps, une nouvelle jeunesse et se couvre d'une végétation exubérante.

Il s'agit du chêne vert (*Quercus Virens*) de la Caroline (E.-U.) couvert de tillandsie usnéoïde, plante du genre des broméliacées, spéciale aux forêts de l'Amérique tropicale et connue dans le commerce sous les noms de mousse d'Espagne et de mousse de la Floride. Les longs filaments de cette plante ressemblent à une grande barbe, particularité qui, jointe à sa teinte gris argent, lui a valu, dans le nouveau continent, l'appellation populaire de *Old man's beard*, barbe du vieillard.

Ces vénérables témoins des temps passés sont rares, car la hache meurtrière de l'homme ne les épargne guère.

L. Kuentz.

POUR ETRE EXAUCE

Coutume chinoise.

On a souvent décrit ici, et nos lecteurs ne l'ont pas oublié, les pittoresques moulins à prières dont se servent les Tibétains afin de pouvoir commodément, rapidement, et avec les termes consacrés, faire parvenir jusqu'à leurs dieux leurs dévotions habituelles et leurs supplications.

Le fidèle veut-il adresser au ciel ses longues et éloquentes prières, il manoeuvre la poignée de ce pieux instrument, les bandes s'enroulent et le croyant est sensé prier. On pourrait croire à une ironie, il n'en est rien. Tous les voyageurs qui ont traversé la Chine et visité le Japon nous assurent que ces moulins à prières existent.

Mais les Chinois ont des façons encore plus étranges de prier. Il existe des croyants qui prennent les textes des prières et qui les mâchent. Vous les voyez très occupés à pétrir entre leurs dents le papier, comme le font en France les écoliers indisciplinés. Les Chinois très recueillis accomplissent cette mastication, puis du papier mâché font une boule qu'ils envoient contre les murs du temple; si la boule, savamment jetée, adhère, la prière sera exaucée; si elle retombe sur le sol, hélas! la supplique aura été vaine. Suivant la prière récitée (peut-on dire récitée), la boule varie de grosseur. Les murs de certains temples sont absolument couverts de ces *ex-voto* particuliers.

Cependant un Chinois a plus d'une façon d'adresser ses requêtes aux génies supérieurs. En voici une autre. Elle est peut-être moins pittoresque que la précédente, mais elle a pour elle d'être d'une simplicité enfantine. Le fidèle écrit lui-même sur une feuille de papier la prière qu'il juge convenable. Il a bien soin de l'écrire lisiblement, en conservant à son écriture toutes les particularités qui la rendent personnelle, puis il fait brûler cette prière, croyant que, dans la fumée s'élevant dans les airs, sa supplique monte vers ceux qui sont capables de l'exaucer. On pourrait appeler cette prière "la prière graphologique".

Les Chinois peuvent, ainsi, on s'en rend compte, accomplir aisément leurs dévotions de chaque jour.

Lovely Rogue.

Les sauvages et la Stenographie.

Dans la Colombie Anglaise vivent quelques tribus de Peaux-Rouges qui offrent cette particularité vraiment curieuse de lire et d'écrire avec aisance la sténographie. La façon dont la connaissance de cette science d'invention relativement moderne pénétra dans ces tribus, qui ne sont pas précisément des plus civilisées, mérite d'être contée. Vous ne pensez pas en effet être en présence d'une singulière coïncidence. Vous ne vous imaginez pas, je suppose, que les Peaux-Rouges sténographiaient parce que cela était inné chez eux.

Un Anglais missionnaire qui visitait le pays dans le but d'évangéliser les peuplades encore ignorantes fut un moment perplexe. Les Peaux-Rouges ne pouvaient pas lire la Bible qu'il leur remettait et il était hors de doute que des mois et des mois seraient nécessaires pour inculquer à ses futurs fidèles les premières notions de la langue anglaise. Le missionnaire estima que la sténographie serait apprise beaucoup plus aisément, beaucoup plus rapidement. Il choisit donc parmi les membres de toutes les tribus le Peau-Rouge qui lui parut le plus intelligent et lui enseigna la sténographie. Cet effort fut couronné d'un plein succès. En effet, il n'y avait pas d'orthographe à apprendre, la sténographie étant basée sur les sons.

Une fois son élève bien éduqué, le missionnaire le renvoya parmi les siens avec l'obligation de le faire profiter de ses connaissances. Là encore, le succès fut complet. A l'heure actuelle, tous les Indiens du district peuvent pour écrire se servir de la sténographie et la lisent couramment.

A LOUER

Une chambre double et une simple avec pension pour messieurs. Usage du salon, bain et téléphone; près des tramways. 205 rue Eugénie, Norwood. Téléphone Main 1460.

DES soumissions cachetées adressées au soussigné et portant sur l'enveloppe "Soumission pour un édifice public, Oak Lake, Man.", seront reçues à ce bureau jusqu'à 4.00 p.m., 4 août 1914, pour la construction de la dite bâtisse.

On peut consulter les plans, devis et formules de contrat et se procurer des formules de soumissions au bureau de poste de Oak Lake, Man., au bureau de M. H. E. Matthews, architecte-surveillant des bâtisses publiques fédérales à Winnipeg, Man., au bureau de poste à Brandon et à ce département.

Les soumissionnaires ne doivent pas oublier qu'on ne tiendra compte que des soumissions faites sur les formules imprimées fournies, signées de la main des concurrents, donnant leur occupation et leur lieu de résidence. S'il s'agit de sociétés, chaque membre devra signer de sa main, donnant son occupation et le lieu de sa résidence.

Un chèque égal à dix pour cent (10 p.c.) du montant de la soumission, à l'ordre de l'honorable ministre des Travaux publics et accepté par une banque à charte, devra accompagner chaque soumission. Ce chèque sera confisqué si l'entrepreneur dont la soumission aura été acceptée refuse de signer le contrat d'entreprise ou n'exécute pas intégralement ce contrat.

Les chèques dont on aura accompagné les soumissions qui n'auront pas été acceptées seront remis.

Le ministère ne s'engage à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,
R. C. DESROCHERS,
Secrétaire.
Ministère des Travaux publics,
Ottawa, le 4 juillet 1914.

N.B.—Le ministère ne reconnaitra aucune note pour la publication de l'avis ci-dessus, lorsqu'il n'aura pas expressément autorisé cette publication.—63804.

LES ELECTI ONS EN 1910

Voici le résultat des élections provinciales en 1910. Il n'est pas sans intérêt à la veille des élections de 1914.

	Votes inscr.	Votes donnés	Votes absent.	Résultat de l'él.
Arthur	1,522	1,379	143	C—175
Assiniboia	1,726	1,312	414	C—602
Avondale	1,546	1,334	212	C—82
Beautiful Plains	2,019	.....	...	(Accl)
Birtle	2,520	1,406	1,114	L—110
Brandon City	2,886	2,552	334	C—252
Carillon	1,292	1,163	129	C—75
Cypress	1,790	1,574	216	C—176
Dauphin	2,642	2,161	481	C—53
Deloraine	1,617	1,480	137	C—6
Dufferin	2,315	2,078	237	C—456
Emerson	1,829	1,526	303	C—8
Gilbert Plains	2,384	1,835	549	C—105
Gimli	2,866	1,636	1,230	C—450
Gladstone	2,120	1,734	386	L—180
Hamiota	1,921	1,499	422	C—97
Kildonan et St. Andrews	2,889	2,174	715	C—88
Killarney	1,605	1,233	372	C—207
Lakeside	1,184	1,072	112	L—68
Lansdowne	2,418	2,140	278	L—252
LaVerandrye	999	869	130	L—9
Manitou	1,937	1,675	262	C—455
Minnedosa	2,420	1,908	512	L—34
Morden	1,254	1,216	38	L—44
Morris	1,576	1,319	257	C—173
Mountain	2,376	1,900	476	L—272
Norfolk	1,834	1,529	305	C—235
Portage la Prairie	1,991	1,623	268	C—201
Rhineland	1,152	907	245	L—133
Rockwood	1,814	1,530	284	C—54
Russell	2,182	1,790	392	C—8
Saint-Boniface	2,501	1,782	719	C—262
Sud Brandon	1,177	1,060	117	C—10
Springfield	1,942	1,661	281	L—144
Swan River	1,115	901	214	L—29
Turtle Mountain	1,508	1,322	186	C—162
Virden	2,170	1,733	387	C—175
Winnipeg Centre	5,297	4,048	1,249	C—73
Winnipeg Nord	5,794	4,622	1,172	L—620
Winnipeg Ouest	6,369	5,362	1,007	L—40
Winnipeg Sud	6,008	5,041	967	C—49
	95,707	75,256	20,451	

RESULTATS EI ECTORAUX

Le gouvernement Roblin mair tenu au pouvoir par une petite majorité.

CONSERVATEURS ELUS

Assiniboia—J. T. Haig, 276 de majorité.

Beautiful Plains—Hon. J.-H. Howden, 27 de majorité.

Brandon—Hon. Geo. R. Coldwell, 163 majorité.

Cypress—George Steele, 16 de majorité.

Dauphin—Wm. Buchanan, 304 de majorité.

Dufferin—Sir Rodmond Roblin, 140 de majorité.

Emerson—Dr McFadden, 46 de majorité.

Elmwood—H. D. Mewhirter, 282 de majorité.

Gilbert Plains—Sam Hughes, 336 de majorité.

Gimli—S. Thorvaldson, 682 de majorité.

Iberville—Aimé Bénard (acclamation).

Kildonan-St. Andrews—Hon. W.-H. Montague, 4 de majorité.

Killarney—Hon. Geo. Lawrence, 85 de majorité.

Lakeside—J.-J. Garland, 27 de majorité.

La Vérendrye—J.-B. Lauzon, 56 de majorité.

Manitou—James Morrow, 73 de majorité.

Morris—Jacques Parent, 272 de majorité.

Roblin—F.-Y. Newton, 331 de majorité.

Rockwood—Isaac Riley, 58 de majorité.

Saint-Boniface—Hon. Joseph Bernier, 341 de majorité.

Sainte-Rose—Joseph Hamelin, 72 de majorité.

Saint-George—E.-L. Taylor, 45 de majorité.

Turtle Mountain—James Johnson, 62 de majorité.

Winnipeg Nord "A"—J.-P. Foley, 298 de majorité.

Winnipeg Nord "B"—D. McLean, 527 de majorité.

* * *

LIBERAUX ELUS

Arthur—John Williams, 150 de majorité.

Birtle—G.-J.-H. Malcolm, 315 de majorité.

Carillon—T.-B. Molloy 7 de de majorité (gain).

Deloraine—Dr Thornton, 221 majorité (gain).

Gladstone—Dr J.-W. Armstrong, 224 de majorité.

Glenwood—Jas.-W. Breaky, 173 de majorité.

Hamiota—J.-H. McConnell, 398 de majorité (gain).

Lansdowne—T.-C. Norris, 418 de majorité.

Minnedosa—George Grierson, 222 de majoriété.

Morden—Valentine iWnkler, 135 de majorité.

Mountain—J.-B. Baird, 537 de majorité.

Norfolk—J. Graham, 68 de majorité (gain).

Portage la Prairie—E.-A. McPherson, 7 de majorité (gain).

Russell—D.-C. McDonald, 32 de majorité (gain).

Swan River—W. H. Sims, 17 de majorité.

Saint-Clements—D.-A. Ross, 160 de majorité.

Virden—Dr Clingan, 81 de majorité (gain).

Winnipeg Sud "A"—A.-B. Hudson, 709 de majorité.

Winnipeg Sud "B"—W.-A. Parrish, 553 de majorité.

Winnipeg Cenre "A"—Tho. Johnson, 852 de majorité.

Winnipeg Centre "B"—F.-J. Dixon (Ind.), 1,532 de majorité.

Voici des résultats en détail des comtés canadiens-français et des comtés de Dufferin et Manitou, où le vote français est important.

LA VERENDRYE

Poll No.	Talbot (Lib.)	Lauzon (Con.)
1—Auteuil, 4-9-4-e	..	..
2—Gauthier, Lroette	..	..
3—M. Dupois	4	..
4a—Thos. Norris, Rosewood	23	43
4b—Saltell	..	..
5—J. Bleau, Sainte-Anne	67	75
6—Sabuerin, Ste-Anne	...	..
7—Adam, 9-7-7-e	42	52
8—Mooney, 4-7-6-e	14	11
9—Harrison, 18-7-4-e	19	37
10—Richard, 17-8-8-e	..	..
11—Hadash, 17-19-11	31	66
12—Vermette, St-Norbert	..	..
13—St-Adolphe	4	..
14—Gousseau, St-Norbert	..	..
15—Beaudoris, Ritchot	..	..
16—Eglise, 11-7-3-e	11	7
17—Ste-Agathe	..	..
Total	215	291

Neuf polls donnent à Lauzon 76.

MANITOU

Poll No.	Davidson (Lib.)	Morrow (Con.)
1—Point Douglas, Ecole	19	17
2—Mowbray	17	58
3—Snowflake	22	..
4—Purvis	58	43
5—Kaleida	..	29
6—McElroy, 16-2-7-w	13	..
7—Darlingford	59	81
8—A à L, Salle orangiste Manitou, M à Z Salle Municipale, Manitou	66	..
9—LaRivière	58	70
10—McCoy's, 29-3-10-w	..	32
11—Shewfelt, 7-4-9-w	29	...
12—Crampton, 22-4-8-w	..	24
13—Wood, 22-4-7-w	46	27
14—Altamont	69	82
15—Cardinal	41	78
16—Somerset	81	132
17—Swan Lake	8	..

Majorité de Morrow, 73.

MORRIS

Poll No.	Molloy (Lib.)	Parent (Con.)
1—St-Joseph	10	88
2—Letellier	27	108
3—St-Jean-Baptiste	52	131
4—Ecole Broadview	39	17
5—Ferme Lowe	60	97
6—Sperling	66	53
7—Brunkild	34	30
8—Taylor, 36-5-1-e	28	13
10—Silver Plains	80	70
11—Ferndale	25	20
12—Starbuck	59	74
13—La Salle	59	82
14—Sanford	39	17
15—Wastle, 20-9-2-e	34	28
Total	...	...

Majorité de Parent, 273.

SAINT-BONIFACE

Poll No.	Delorme (Lib.)	Bernier (Con.)
1—Coin Prov. et Laflèche	97	149
2—89 La Vérendrye	43	53
3—80 Dumoulin	..	54
4—115 Ritchot	104	243
5—76 Victoria	85	110
6—248 Taché	146	136
7—114 Kenny	113	96
8—147 Lansdowne	98	95
9—Hince et Rodrigue, magasin, Ste-Marie	162	162
10—Saint-Boniface Creamery rue Des Meurons	35	46
11—Schaper, 27 Vivian	121	100
12—Bruce, Saint-Vital	31	29
13—Dumas, Garry	80	101
14—Landry, Saint-Norbert	33	116
Total	1148	1490

Majorité pour Bernier, 342.

CARILLON

Poll No.	Molloy (Lib.)	Préfontaine (Con.)
1—Saint-Pierre	..	45
—Rivière au Rat	..	27
3—Baldwin, 1-6-3-w	6	..
4—Aubigny	..	10
5—Saint-Jean-Baptiste	16	..
6—Sainte-Elizabeth	32	..
7—Saint-Malo	..	11
8—Mueller, 16-6-5-e	..	41
9—Sarto	28	..
10—Steinbach	10	..
11—La Broquerie	..	9
12—Marchand	13	..
13—Bedford	17	..
14—Wodridge	28	..
Total	150	143

DUFFERIN

Poll No.	August (Lib.)	Roblin (Con.)
1—Fannystelle	19	64
2—Elm Creek	96	81
3—Simpson, 24-8-5-w	35	17
4—Haywood, école	17	53
5—Saint-Claude	60	120
6—Field, 4-7-6-w	17	42
7—Grant, 23-7-5-w	63	69
8—Bates, 28-6-3-w	48	73
9—Russell, Carman Sud	106	75
10—Graysville	54	35
11—Roseisle	51	44
12—Miami	113	121
13—Rosebank	89	59
14—Roland	152	108
15—Kirby, Carman	83	86
16—McCullough, Carman	61	157
Total	1064	1204

Majorité de Roblin, 140.

SAINTE-ROSE

Poll No.	Campbell (Lib.)	Hamelin (Con.)
1—Norgate	31	27
2—McCreary	71	58
3—Laurier	79	41
4—Makinak	45	35
5—Sainte-Amélie	46	67
6—Sainte-Rose du Lac	75	175
7—Blankhorn, 10-24-13-w	10	3
8—Spence, 26-24-12-w	8	20
9—Reykawick	16	6
10—Rebel, 28-26-12-w	6	32
11—Harminston, 18-26-13-w	17	19
12—Irwin, 16-27-16-w	44	29
13—Magnet, école	23	24
14—Bretecher, 17-29-15-w	28	34
15—Wilson, 20-28-16-w	14	14
16—Oakwake	3	4
17—Portage Medor	8	8
Total	526	596

Majorité pour Hamelin, 70.

ST-BONIFACE

Mgr Béliveau, dans la province de Québec depuis une dizaine de jours, arrivera demain soir.

* * *

M. l'abbé Louis Messier est parti, hier soir, pour un voyage de six semaines dans la province de Québec et dans la Nouvelle-Angleterre.

* * *

L'Union Nationale Française célèbre aujourd'hui le 14 juillet. Il y a excursion au parc Riverside à bord du Mount Cashel.

* * *

Les Flamands réclament l'établissement d'une école flamande afin d'aider à leurs enfants à apprendre l'anglais et le français. Beaucoup de nos Flamands ignorent le français.

* * *

La liste des voteurs à l'élection de vendredi dernier contenait 3,327 noms. Près de sept cents électeurs, soit un cinquième des inscrits, n'ont pas voté.

* * *

On s'agite à Norwood afin de décider notre conseil à acheter un parc et à élargir le pont de Norwood. Comme un règlement en faveur de l'élargissement du pont de Norwood a déjà été adopté, ce n'est plus qu'une question de demander des soumissions. Et c'est le temps, croit-on.

* * *

M. et Mme Jacques Mondor sont revenus de leur voyage de noces dans la province de Québec. Ils résident à Norwood.

* * *

M. J.-B. Leclerc, délégué des Artisans Canadiens-français à la convention annuelle à Québec est de retour. Il présentera son rapport à la séance du 28 juillet.

* * *

Melle Marie-Louise Côté de Montréal, est en visite chez ses frères MM. J.-B. Côté et J.-R. Côté, de l'avenue Provencher et de la rue du Collège.

* * *

La fanfare LaVérendrye a donné un beau concert hier soir.

* * *

Melle Adèle Roy et sa soeur sont parties pour un voyage dans l'Ouest. Melle Adèle Roy fera la classe à Dollard, Ville Roy, Sask. Elles visiteront en passant Mme Albert Painchaud et M. Léon Roy.

* * *

Demain aura lieu le pique-niques organisé par les Dames Patronesses au profit des vieillards de l'Hospice Youville.

L'entrée sur le terrain du Collège sera gratuite. On y servira des rafraîchissements. Les billets pour le souper sont en vente au prix de cinquante sous. Le programme de l'après-midi est très intéressant: parties de balle, courses de tous genres. De nombreux prix ont été offerts.

* * *

SEPULTURES

6 juillet, Marie-Jeanne, fille de Doria Pelletier, âgée de cinq mois.

11 juillet, Mathilda, fille de Pierre Gladu, âgée de 13 ans.

13 juillet, Emile Nuyten, décédé à l'hôpital King Edward à l'âge de quarante-quatre ans.

* * *

BAPTEMES

12 juillet, Anne-Marie-Juliette, fille de J.-E. Rougeau et de Marie-Louise Raiche. Parrain, Arthur Rougeau; marraine, Alma Corbin.

12 juillet, Marie-Emmilienne, fille de Cyrille Desrosiers et de Albertine Hurtubise. Parrain, Emilien Couture; marraine, Irène Desrosiers.

13 juillet, Joseph-Jean-Emile René, fils de Emile Létienne et de Graziella Précourt. Parrain, Joseph Précourt; marraine, Elis. Létienne.

13 juillet, Marie-Geneviève-Béatrice, fille de Raymond Champagne et de Marie-Rose Champagne. Parrain, Amable Bousquet; marraine, Geneviève Mouard.

IL SUBIT LA FEINE CAPITALE

Krafchenko monte à l'echafaud sans faiblir.

John Krafchenko, le meurtrier d'un gérant de banque, H. M. Arnold, a été pendu vendredi dans la cour de la prison provinciale, ici.

Le prisonnier a reçu la nouvelle du refus de la commutation de sentence avec le même courage et le même contrôle de lui-même que lorsqu'il reçut sa sentence de mort, le 9 avril dernier, à Morden.

Les témoins assistaient à l'exécution en petit nombre. A part les jurés du coroner et cinq journalistes, il y avait à peu près douze personnes.

MGR BELIVEAU A LOUISEVILLE

Il prend quelques jours de repos.

Louiseville, Qué., 8.—Monseigneur Arthur Béliveau, évêque auxiliaire de l'archidiocèse de Saint-Boniface, Man., est actuellement en repos pour quelques jours dans sa famille ici. Mgr Béliveau est arrivé de Rome avant-hier, après un heureux voyage.

MGR GAUTHIER ET M. BOURASSA A LOURDES

Ils prendront la parole aux séances solennelles du congrès eucharistique international.

(Du *Devoir*)

Le Canada français aura deux représentants au moins aux séances solennelles du Congrès Eucharistique International de Lourdes. Sa Grandeur Mgr Gauthier, évêque auxiliaire de Montréal, prendra la parole à la séance solennelle d'ouverture du Congrès et M. Henri Bourassa parlera à l'une des séances générales qui auront lieu en plein air, les jours suivants. Ces séances se tiendront de trois à cinq heures de l'après-midi.

Ainsi que nous l'annonçons ailleurs, nous publierons demain la première lettre de M. Bourassa.

Des renseignements privés nous apprennent que notre directeur, qui a quitté l'Angleterre samedi dernier, a passé quelques jours en France et se rendra à Gand samedi de cette semaine pour assister au grand congrès syndical chrétien. Il passera ensuite en Suisse et, après le congrès de Lourdes, continuera en Lorraine son enquête sur la question bilingue.

UNE CAMPAGNE ELECTRALE A L'AUTOMNE

Tout la fait prévoir.

Montréal, 12.—Les libéraux ont tenu cette semaine trois assemblées politiques, ce qui révèle que les rumeurs d'élections prochaines ne laissent pas l'opposition indifférente. Les réunions ont été tenues jeudi, le neuf, à Waterloo, comté de Shefford; le 10, à Bedford, comté de Missisiquoi; le 11, à Brome, comté du même nom.

MM. Fisher, Lemieux, Mackenzie, King et les députés locaux portèrent la parole.

De leur côté, les conservateurs ont tenu deux assemblées, la première à Louiseville, le 9, et l'autre à Sorel, le 18.

L'hon. L.-P. Pelletier, ministre des Postes, et l'hon. Ls. Coderre, secrétaire d'Etat, ont tous deux adressé la parole à l'assemblée de Sorel. D'autres députés ont été aussi présents et prononcèrent des discours. Ce sont: MM. J.-A. Barrette, de Berthier; A. Bellemare, de Maskinongé, Jos. H. Rainville, de Chambly-Verchères, et autres.

Il semble que cette activité des deux partis est le prélude d'une campagne générale à l'automne.

UN SINISTRE A QUEBEC

Une partie de la terrasse Dufferin est détruite.

Québec, 9.—Une partie de la fameuse terrasse Dufferin qui domine le Saint-Laurent a été détruite par le feu qui a menacé un moment le château de Frontenac.

La terrasse s'est effondrée sur une longueur de cinq cents pieds et l'on pensait que le mur en pierres qui domine le quartier Champlain allait s'écrouler.

Quatre maisons ont été détruites avant que les pompiers aient pu se rendre maîtres du feu.

